3 1761 07966191 4

PQ
2607
U738S3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/saintegodeleined00dume

Sainte Godeleine

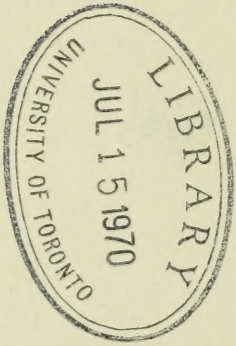
MM. LORGNIER DU MESNIL

Sainte Godeleine

DRAME EN CINQ ACTES

PARIS
JOUVE & Cie, ÉDITEURS
15, RUE RACINE, VIe

PQ
2607
U738S3



NOTICE HISTORIQUE

Sainte Godeleine naquit en 1045 au château de Londefort, paroisse de Wierre-Effroi en Boulonnais. Elle était fille du seigneur Wifroy, un des grands vassaux d'Eustache-aux-Grenons, comte de Boulogne, celui qui fut le père de Godefroy de Bouillon.

Godeleine coula une pieuse enfance dans le château de ses parents où elle pouvait se livrer à son inépuisable charité pour les pauvres. Sa réputation de beauté et de qualités charmantes lui valut d'être demandée en mariage par Bertulphe, riche et puissant seigneur flamand, possesseur du domaine de Ghistelles, entre Bruges et Ostende. La demande fut appuyée par Baudoin, comte de Flandre, oncle du prétendant, et par Eustache, comte de Boulogne. Les parents de Godeleine crurent devoir accepter, et Bertulphe fut autorisé à venir à Londefort, faire la connaissance de sa fiancée ; à peine arrivé devant elle, s'apercevant qu'elle avait d'abondants cheveux noirs, il la prit aussitôt en aversion.

A cette époque, d'anciennes antipathies subsistaient encore entre les races du Nord et celle des premiers conquérants de la Gaule. La couleur des cheveux de Godeleine, faisant supposer son origine gallo-romaine, allait réveiller dans l'âme toute germanique de sa nouvelle famille un sentiment d'animosité encore très vivace au XI*e siècle.*

Cependant le fiancé dissimula son impression et le mariage fut conclu sous les meilleures apparences. Bertulphe emmena son épouse chez lui, mais avant de quitter le domaine de son père, Godeleine, que tous ses pauvres avaient suivie, planta sa quenouille dans le taillis ; aussitôt une source jaillit à cet endroit et depuis des siècles les malades ne cessent d'y venir boire leur guérison.

Iselinde, la mère de Bertulphe, attendait à Ghistelles les nouveaux époux ; elle aussi fut désagréablement surprise par la chevelure noire de sa bru et lui voua une haine implacable. Elle usa de sa grande influence sur son fils pour le soustraire au charme et à la douceur de Godeleine ; par ses ironiques réflexions, ou ses fausses délations, elle acheva de le détacher tout à fait de sa femme. Ce fut dès lors une persécution de tous les instants qu'endura la malheureuse. On croirait chargé le tableau des innombrables tourments qu'on lui infligea, si on ne se reportait à cette époque barbare où les mœurs n'étaient guère policées.

Iselinde joignait à ses brutalités des insultes et des moqueries. Par allusion aux cheveux noirs, elle appelait sa bru « la corneille » et lui commandait d'éloigner des champs les nombreux corbeaux qui ravageaient les semis. A ce propos, on rapporte le miracle suivant : Godeleine désirant assister à la Sainte Messe, pria les corbeaux d'entrer dans une petite cabane proche de la chapelle, pendant la durée de l'office divin. Les oiseaux lui obéirent fidèlement. Bertulphe et Iselinde prirent prétexte de ce miracle pour traiter Godeleine de sorcière et l'accuser de maléfices. La jeune châtelaine, chargée de travaux les plus grossiers, n'avait pour compagne qu'une simple servante de basse-cour, qui, seule, de tout le château, lui témoignait de la pitié.

Cependant la haine de ses bourreaux grandissait et

Bertulphe désirant se trouver libéré de ses liens, pour en contracter d'autres, il fut décidé qu'on se débarrasserait de Godeleine. Cet affreux dessein ayant transpiré dans l'entourage de Ghistelles, des personnes sérieuses conseillèrent à la pauvre persécutée de s'enfuir pour éviter un crime. La jeune femme partit donc furtivement à pied, accompagnée de sa fidèle servante, pour la demeure de ses parents. Arrivée à Londefort après un long et pénible voyage, elle se crut payée de toutes ses peines en retrouvant l'affection de ses parents et les chers souvenirs de son enfance. Wifroy et Ogine furent douloureusement surpris du retour de leur fille; ils ne se doutaient pas de son martyre (les communications entre pays éloignés étant alors presque impossibles); n'écoutant que l'héroïque voix de la raison, ils firent comprendre à Godeleine que son devoir était de retourner près de son mari. Elle se soumit à leurs avis et reprit le chemin de Ghistelles. Son père l'accompagna et obtint de Bertulphe la promesse qu'il s'amenderait.

Mais cette promesse n'était qu'illusoire ; elle lui avait été arrachée par la crainte, car pour le forcer à reprendre son épouse, il avait fallu que Baudoin, irrité, le menaçât de lui enlever son héritage, et que l'évêque Rathode lui envoyât une sentence d'excommunication. Sous le coup de ces châtiments, le seigneur de Ghistelles reçut son épouse avec les marques extérieures de l'affection. La malheureuse fut vite désillusionnée; la persécution recommença plus secrète, mais non moins douloureuse ; enfin la mère et le fils payèrent deux serviteurs, Lambert et Hacca, pour faire mourir leur victime. Ils l'étranglèrent dans son lit avec une nappe et achevèrent de l'étouffer en la plongeant dans un étang du château (6 juillet 1070). Cette eau devint miraculeuse; beaucoup de guérisons s'y opérèrent, entre autres celle d'Édith, enfant aveugle-

née que Bertulphe avait eue d'un second mariage. Cette guérison et la mort prématurée de sa seconde femme ouvrirent les yeux de Bertulphe qui se repentit, fit une rude pénitence et mourut saintement sous l'habit des moines de saint Winoc à Bergues, après avoir abandonné ses biens aux bonnes œuvres. Édith convertit le domaine paternel en un monastère de Bénédictines dont elle fut une des abbesses.

Sainte Godeleine est invoquée en Flandre et en Boulonnais ; on la prie surtout pour les maux d'yeux et de gorge.

PERSONNAGES

GODELEINE.
BERTULPHE, seigneur de Ghistelles, époux de Godeleine.
ISELINDE, mère de Bertulphe.
MAHAUT, belle-sœur d'Iselinde.
WIFROY, seigneur de Londefort, père de Godeleine.
OGINE, mère de Godeleine.
ARNAULT, majordome au château de Londefort.
THÉCLA, servante.
RUDOLPH, ami de Bertulphe.
LUTGARDE, sœur de Rudolph, seconde femme de Bertulphe.
L'INTENDANT de MAHAUT.
UN PÈLERIN.
UNE PAUVRE FEMME.
UN ENFANT.
LAMBERT } serviteurs du château de Ghistelles.
HACCA }
LE PÈRE ABBÉ }
LE PÈRE HOTELIER } de l'abbaye de Bergues St-Winoc.
LE LECTEUR }
MOINES - OBLATS }

Sainte Godeleine

Non est ira super iram mulieris : commorari leoni et draconi placebit quam habitare cum muliere nequam.

Il n'y a point de colère pire que la colère d'une femme. Il vaut mieux demeurer avec un lion ou un dragon, qu'avec une femme méchante.

(Eccl., ch. XXIII, v. 25)

ACTE PREMIER

Nous sommes en 1065. Godeleine vient d'épouser Bertulphe qui amène sa femme à Ghistelles où l'attendent Iselinde et Mahaut. La scène se passe dans une salle du château de Ghistelles, sorte de vestibule d'entrée très vaste. Peu de meubles : de lourds bahuts flamands et des bancs sculptés : au mur des trophées d'armes ou de chasse.

SCÈNE PREMIÈRE

ISELINDE, MAHAUT.

(Elles sont assises.)

MAHAUT

Que j'avais hâte enfin d'arriver à Ghistelles !
Surtout qu'en me mandant les heures nouvelles
Vous m'aviez invitée à venir avec vous,
Recevoir au château les deux nouveaux époux.

ISELINDE

Ils ne vont plus tarder. Un courrier les devance
Qui, dans une heure au plus, m'annonce leur présence.
On me dit que Bertulphe a fait un heureux choix
Mais ce n'est pas sans craindre un peu, que j'entrevois
Notre nouvelle vie avec cette étrangère.

MAHAUT

Ma sœur, pour votre fils, votre amour s'exagère
Vous avez jusqu ici comblé tous ses désirs
Que craignez-vous pour lui ?

ISELINDE

Pour lui ? Des déplaisirs
D'avoir été si loin se chercher une épouse.
Pour moi ?... Ah ! je sens bien que j'en serai jalouse!
N'avoir qu'un seul enfant, ne vivre que pour lui,
Je souffre de me voir supplantée aujourd'hui !
Comprenez-vous, Mahaut, toute ma répugnance
A fêter cette intruse ?

(On entend les pas des chevaux.)

MAHAUT

Ah! j'entends la cadence
Des chevaux sur le pont... Allez sur votre seuil
Pour faire à votre bru le plus aimable accueil.

(Iselinde sort à la rencontre des nouveaux époux.)

SCÈNE II

MAHAUT, seule, puis ISELINDE.

MAHAUT

Iselinde est hautaine et son âme est altière;
De tout son ascendant sur son fils elle est fière

Et le voudra garder. Ce n'est point sans effort
Qu'elle a laissé Bertulphe aller à Londefort.
Il fallut pour la décider au mariage
Que Baudoin menaçât d'enlever l'héritage
Promis à son neveu...

ISELINDE, entrant et tout émue de colère.

Terrible dénouement !
Il n'avait point parlé de ses cheveux...

MAHAUT, sans comprendre.

Comment !
Qu'est-ce donc ?...

ISELINDE, indignée.

Ils sont noirs, noirs comme de l'ébène,
Indice convaincant d'origine romaine...

MAHAUT

Paix, ma sœur, calmez-vous... Où sont les mariés ?

ISELINDE

Quelques discours et fleurs de nos salariés
Les retiennent au seuil. Oh ! l'amère surprise !
Ma bru, des cheveux noirs ! Mon fils me scandalise.
A-t-il donc renié son noble sang germain,
Qu'il doive l'entacher de sang gallo-romain,
Et ses ancêtres fiers dans leurs barques légères
De la Seine à l'Escaut remontant les rivières ?
Ah ! quand ils débarquaient ces grands pirates roux
En poussant leur cri rauque, un peuple à leurs genoux
Criait merci ; mais eux, les fauves chevelures,
Envahissaient les villes et brûlaient les masures.
Ils étaient les puissants, les forts et, malgré tout,
Les vaincus pour nos chefs n'avaient que du dégoût.

Et que nous importait ? Nous sommes si farouches.
Cet hymen désolant fait mentir notre souche.
Que diront nos voisins ?

(Bertulphe et Godeleine entrent. Godeleine a des cheveux noirs, elle est souriante quoique un peu intimidée et tient un bouquet à la main. Bertulphe est sombre.)

MAHAUT

Les voici.

SCÈNE III

ISELINDE, MAHAUT, BERTULPHE, GODELEINE.

BERTULPHE, s'inclinant devant Mahaut.

Recevez,
Madame, mes respects. Godeleine, avancez,
C'est la noble Mahaut, votre bonne parente.

MAHAUT

Soyez les bienvenus.

GODELEINE, baisant la main de Mahaut.

Je suis votre servante.

(Montrant le bouquet.)

Voyez comme on me gâte. A peine au pont-levis
Des vœux et des bouquets.

MAHAUT

Les serfs étaient ravis
De vous congratuler, je gage.

(A part.)

Elle est aimable
L'innocente que guette une haine immanquable.
Je doute qu'Iselinde, avec ses préjugés,
Ait pour la pauvre enfant les égards obligés.

(Haut à Godeleine.)

Vous devez être lasse après ce long voyage.

(Mahaut et Iselinde s'asseyent. Bertulphe se tient, agacé, au fond de la scène.)

GODELEINE

Un peu. Pourtant je dois m'acquitter d'un message
De notre comte Eustache.

(Se tournant vers Iselinde.)

Il me charge pour vous
De ses respects, madame. Ainsi que son époux,
La sainte comtesse Ide a dit à votre adresse
Mainte aimable parole empreinte d'accortesse,
Elle avait amené ses trois petits garçons :
L'aîné, Godefroy[1], pour cinq ans a les façons
Déjà d'un chevalier... Il porte un cimeterre,
Joujou dont il voudrait faire aux païens la guerre...
Quel feu dans son regard !...

(S'apercevant des signes d'impatience d'Iselinde.)

Mais je prends vos instants
Madame, excusez-moi. Pour mes tendres parents
Je dois vous dire aussi qu'au travers de leurs larmes
Ils m'ont remise à vous sans craindre les alarmes
D'une mère en perdant l'enfant de la maison,
Quittant l'une j'en trouve une autre... ils ont raison,

(S'agenouillant tendrement devant Iselinde.)

Ma mère, n'est-ce pas ?

ISELINDE, se levant, furieuse.

Cela suffit, je pense.
Vous n'allez pas toujours parler de la France ?

1. Godefroy de Bouillon, fils d'Eustache-aux-Grenons et de sainte Ide, naquit à Boulogne-sur-Mer en 1060. Il devait plus tard partir pour la croisade, ainsi que ses deux frères Eustache et Baudoin.

Nous n'en avons que faire en ce pays flamand.
Veuillez vous retirer dans votre appartement.

(Appelant.).

Lambert!

(A Godeleine.)

Plus tard je vous tracerai le programme
Qu'ici vous devrez suivre.

(A Lambert qui paraît au fond de la salle.)

Emmenez cette femme,
Et que Thécla l'installe au sommet de la tour.

BERTULPHE

Quoi! la servante aidant aux soins de basse-cour?

ISELINDE, fièrement.

J'aurais, certe, à ma bru donné des chambrières
Si vous ne l'aviez point recherchée à Wierre.

(A Lambert et à Godeleine.)

Retirez-vous.

(Godeleine s'incline et sort suivie de Lambert.)

SCÈNE IV

MAHAUT, ISELINDE, BERTULPHE.

ISELINDE, à Bertulphe.

Vraiment je ne me contiens plus,
Voilà donc les dehors qui vous avaient tant plu!
Ce n'était pas assez d'aimer une étrangère,
Il vous la fallait noire ainsi qu'une mégère
Qu'on voit courir la nuit vers des affreux sabbats!

MAHAUT, intervenant.

Iselinde, arrêtez!... Si cette enfant n'est pas
Blonde ainsi que d'Ostende ou de Bruges les filles,

Elle a plus qu'elles n'ont : des manières gentilles,
Un charme souverain, des yeux candides, purs...

ISELINDE

Mais, sous les sourcils noirs les regards semblent durs !

MAHAUT

Elle a l'air d'une sainte et douce est sa parole.

ISELINDE

Mais autour de son front quelle obscure auréole !

MAHAUT

Avez-vous remarqué ses traits harmonieux ?

ISELINDE

Non, je l'ai détestée en voyant ses cheveux.

MAHAUT

Au premier abord, oui, sa chevelure étonne,
Mais la grâce épandue en toute sa personne...

ISELINDE

Et que me font, à moi, sa grâce et sa beauté ?
Elle n'en est pas moins cette excentricité
Qu'il nous faudra demain à nos hôtes produire.

MAHAUT

Ce n'est pas la couleur des cheveux qui peut nuire.
Je vous laisse.

(Elle sort.)

SCÈNE V

ISELINDE, BERTULPHE.

ISELINDE, s'asseyant.

Ah ! Bertulphe, avez-vous consenti
A braver les moqueurs et pris votre parti
D'une femme impossible ?

BERTULPHE

Il est bien tard, ma mère,
Pour venir reprocher cette méprise amère.

ISELINDE

Il fallait reculer.

BERTULPHE

Comment l'aurais-je pu ?
Et qu'aurait dit Baudoin si j'avais tout rompu ?
A ce festin donné par le comte de Flandre [1]
Pour Eustache-aux-Grenons, je me plus à l'entendre
Vanter les attraits de la fille de Wifroy,
Je sentis dans mon cœur avec un vague effroi
Monter le désir fou d'aimer cette inconnue.
A mon oncle aussitôt j'ouvris mon âme émue
Et d'abord de caprice il traita cet amour ;
Mais, comme à l'implorer, je revenais toujours,
Il fit part du projet au seigneur comte Eustache.
Vous connaissez la fin...

(Allant et venant et comme se parlant à lui-même.)

Ma mère qui se fâche,
Les parents de ma femme envoyant un refus...
Les seigneurs irrités... Enfin Wifroy, confus,

1. Ce festin eut lieu à Bergues en 1067.

Presque contraint, je crois, d'obéir aux deux comtes
M'accordant cette main après tant de mécomptes.
Mon bonheur, mon départ, mes hâtes, mes espoirs...
Mon amour s'écroulant devant des cheveux noirs !

(S'asseyant sur le devant de la scène la tête dans les mains.)

Oh ! ces désirs ardents et subits qui bouillonnent !
Comme des flots pressés, sans cesse tourbillonnent,
C'est l'écume amassée au torrent orageux
Qui disparaît soudain dans les remous fangeux !
Le torrent n'en a cure, il poursuit son voyage.
Dans les cœurs, au contraire, une mousse y surnage,
Ce sont de vains regrets et des débris d'amour,
Dégoûts, liens rompus, ferments de haine, un jour...

ISELINDE, railleuse.

Mon fils ! mais qu'avez-vous ? Quelque chose vous change,
Cette femme inconnue est votre mauvais ange
Qui vous jette des sorts. Chassez-la loin d'ici.
Ah ! si vous m'aviez dit que vous vouliez ainsi
Prendre votre plaisir au milieu des corneilles [1],
Je vous en eus fourni de jeunes et de vieilles,
Elles sont légion qui ravagent nos grains,
Croassant tour à tour leurs lugubres refrains.

BERTULPHE

Ah ! quand on souffre ainsi subir la raillerie !

ISELINDE

Plus d'un se gaussera de votre idolâtrie,
Ils n'y manqueront pas demain tous vos amis.
Ils vous demanderont pourquoi vous avez mis

1. *Numquid his in terris cornices ad tuum consolationem invenire potuisses hanc nisi alunde adduceres*, etc... (Dregon.)

Votre anneau d'or au doigt de cette moricaude
Et de votre trouvaille ils feront gorge chaude.

(Riant.)

Ils diront : « Ses enfants ne seront pas bien beaux.
Pour sa progéniture il aura des corbeaux... »
Sachez qu'impunément point on ne s'embarrasse
D'une épouse arrachée à différente race;
Il existe toujours une animosité
Que rien n'apaisera. Vous auriez évité
Cette fatale erreur si vous eussiez pris garde
Aux avances... Mon Dieu ! disons le nom : Lutgarde.
Ah ! c'était bien pour vous la compagne de choix.
Son frère est votre ami, sa terre en maints endroits
Touche la nôtre... et puis, sa blonde chevelure
N'eût pas été pour nous cette constante injure
Que l'autre nous inflige en nous remémorant
Cette race latine hostile au conquérant.

BERTULPHE, hors de lui.

Oh ! j'ai la tête en feu ! et je ne puis m'astreindre
A discuter ce soir, demain à me contraindre,
Je m'enfuis ! Dieu sait où... qu'on selle mon cheval.

ISELINDE

Mais le festin promis ?...

BERTULPHE

Cela m'est bien égal.
C'est trop de supporter ma douleur, votre rage,
Le rire des amis... et...

(A part.)

Son triste visage,
Vivant reproche.

(A sa mère.)

Aux gens, envoyez des exprès,
Ne les recevez pas ou bien recevez-les,
Vous direz que je pèlerine à Notre-Dame [1]
Ou que vous m'avez tant dégoûté de ma femme
Que j'en laisse le soin à votre ample loisir.
Des hontes, vous savez fort bien vous affranchir
Et, comme elle est l'opprobre de notre famille
Je vous cède mes droits sur votre belle-fille.

(Il sort précipitamment.)

1. « Dicens illum peregrinari ad reverentiam matris dei est sponsa suæ se propitiam exibus felicem successoribus proleum indulgerer dignaretur. » (Drogon.)

RIDEAU

Amen dico vobis quandie fecessi unt ex his fratribus meis minimis fecesti.

En vérité, je vous assure, ce que vous avez fait aux moindres de mes frères vous l'aurez fait à moi-même.

(MATT., ch. XXV, v. 40.)

ACTE II

Quelques années après. La scène se passe au bord d'un champ à Ghistelles. On est à l'arrière-saison. Dans le fond une chapelle et non loin une petite cabane. Au premier plan, à gauche, un bouquet d'arbres sur un petit tertre : au bas du tertre, vers le fond, une source ou fontaine. Le fond représente un champ fraîchement ensemencé.

Au lever du rideau Godeleine est assise sur le banc de pierre. Elle est vêtue comme une très pauvre servante. Thécla est à ses côtés.

SCÈNE PREMIÈRE

GODELEINE, THÉCLA.

THÉCLA

Vous semblez, ce matin, heureuse, ô ma maîtresse !
C'est d'avoir assisté tantôt à cette messe.

(Montrant au loin la chapelle.)

Votre visage était, en priant, radieux,
Et pourtant vous souffrez du supplice odieux
Q'on vous inflige ici. Est-ce à la châtelaine
A venir chasser les corneilles de la plaine ?

Iselinde ne sait quel tourment inventer
Ni quels abaissements nouveaux vous apporter !
Après avoir aidé les gens de la cuisine,
Lavé, cousu, frotté comme une humble meschine,
Il faut vous en aller garder les champs de blés
Contre les becs gourmands des corbeaux attablés !

GODELEINE, souriant.

Tu dis bien vrai, Thécla, car cet oiseau vorace
Ne cesse de manger, à moins qu'il ne croasse ;
Il ne resterait pas un grain de ces semis
Si comme épouvantails on ne nous eût point mis.
Notre métier, vois-tu, n'est pas d'œuvres fredaines.
Le blé dans les sillons c'est du pain dans les huches.
L'an prochain nous serons bien fières toutes deux
D'un chanteau plus épais aux besaces des gueux.

THÉCLA, émerveillée.

Vraiment !

GODELEINE

Mais il faut voir le bon côté des choses,
Oublier leur épine en respirant les roses,
Rapporter tout à Dieu, le maître souverain,
Qui place le remède à côté du chagrin.
Dieu nous aime bien plus que nous l'aimons nous-mêmes,
Thécla, si tu le sers volontiers, si tu l'aimes
Tant soit peu, tu reçois le centuple en retour.
Rien ne te coûtera si c'est pour son amour !

THÉCLA

Madame, à vous entendre, on dirait que mon âme
Sort enfin d'un recoin de moi... puis qu'une flamme
L'éclaire tout à coup. Oh ! parlez donc encor !
De vos lèvres, sur moi, tombent des rayons d'or.

GODELEINE, se levant.

C'est que nous oublions les corneilles dociles
Dans la grange là-bas.

(Montrant la cabane.)

Mes pauvres volatiles !
Durant la messe entière en recluses ainsi,
Grâce à vous je priais exempte de souci,
Sans craindre vos dégâts.

(A Thécla.)

Va leur ouvrir la porte.
Je vais, avant que la troupe avide ne sorte,
Me poster au milieu du champ ensemencé.
Toi tu les chasseras au delà du fossé,
Cours vite.

(Godeleine s'éloigne par le fond, Iselinde entre. Thécla sort par le côté.)

SCÈNE II

ISELINDE, puis THÉCLA.

ISELINDE, seule.

Où donc est ma gardeuse de corneilles ?
Oui, ce poste vraiment lui convient à merveille :
Même couleur, nuisible aussi...

(Apercevant Thécla et l'appelant.)

Viens donc, Thécla.
Les corbeaux ? où sont-ils ?

THÉCLA, tout émue, montrant de loin la cabane.

Madame, les voilà,
Sortant en rangs pressés du petit habitacle ;
Mais vous ne savez pas...

(Joignant les mains.)

C'est encore un miracle
De ma sainte ! O mon Dieu ! vous l'aimez donc bien fort
Que ces grands oiseaux noirs lui plaisent sans effort.

ISELINDE, impatientée.

Voyons, parleras-tu de façon naturelle ?
Je veux la vérité.

THÉCLA

Tantôt dans la chapelle
Une messe fut dite. Y voulant assister
Madame Godeleine a dû parlementer
Avec tous ces oiseaux confiés à sa charge :
« Souffrez que pour une heure, amis, je me décharge
Du soin de vous garder. Je m'en vais prier Dieu,
Voulez-vous tous entrer bien sages dans ce lieu ? »
En entendant ces mots je restais stupéfaite,
Les corneilles entraient d'une allure parfaite,
Deux par deux...

ISELINDE, haussant les épaules.

Allons donc !

THÉCLA, convaincue.

Comme font les agneaux.

ISELINDE

Un conte ridicule a troublé vos cerveaux.
Va reprendre ton poste.

(Thécla sort.
Pendant ce temps Bertulphe, Rudolph et Lutgarde entrent en scène en causant. Ils sont richement vêtus.)

SCÈNE III

ISELINDE, BERTULPHE, LUTGARDE
RUDOLPH, puis GODELEINE.

ISELINDE, à son fils.

Ah ! mon fils, quelle histoire !
Votre femme est aussi sorcière qu'elle est noire !

LUTGARDE, riant.

Ha ! sorcière !

RUDOLPH, de même.

Un balai pour lui faire enfourcher.

ISELINDE, apercevant Godeleine.

La voilà qui s'avance, il faudra l'empêcher
D'enseigner à Thécla la ruse et la paresse.

(Godeleine entre et s'incline devant sa belle-mère.)

GODELEINE

Madame !

ISELINDE

Abstenez-vous d'assister à la messe
Et gardez vos corbeaux vous-même une autre fois.

LUTGARDE

Moi, j'aime la magie attirante et j'y crois,
J'ai toujours désiré savoir ma destinée.

BERTULPHE

Mais, Lutgarde, à quoi bon ? Elle est prédestinée
Votre vie et chacun désirant vous charmer
Pour votre seul bonheur cherche à se consumer.

LUTGARDE

Qu'importe ! interrogez néanmoins Godeleine.

(Se tournant vers son frère.)

Rudolph voudrait aussi profiter de l'aubaine

(Joyeuse.)

Avoir notre horoscope ici, tous, quel plaisir !

(Tendant sa main à Godeleine.)

Voici ma main.

BERTULPHE, à Godeleine.

Veuillez nous dire l'avenir.

(Ils se groupent autour de Godeleine.)

GODELEINE

Comment faire, ignorant la volonté divine ?

BERTULPHE, impatienté.

Mais c'est dans notre main que le sort se devine.

GODELEINE

Non ! je ne sais pas lire entre les plis des mains !

(Regardant sa main ouverte.)

Que sont ces traits divers ? Tracent-ils les chemins
Qui nous mènent chacun aux relais de la vie ?
Oh ! que de brisements dans la route suivie !

(Elle relève la tête et regarde ses interlocuteurs ; à mesure qu'elle parle elle jette successivement les yeux sur Iselinde, Bertulphe, Lutgarde et Rudolph.)

Si notre destinée ailleurs que dans les cieux
Est écrite ici-bas, c'est plutôt dans nos yeux,
Les reflets de nos cœurs, les miroirs de nos âmes.
Il est des yeux méchants où s'allument des flammes
Quand un serpent jaloux dans le cœur a mordu
Excitant un désir de vengeance éperdu.
Il est des yeux fuyants : ce sont les yeux des fourbes
Qui regardent toujours en décrivant des courbes,

Promettant volontiers, ne sachant pas tenir.
Les yeux brillants et vifs des amis du plaisir
Sont bien peu clairvoyants aux misères des autres.
Des yeux sont insolents et hardis : sur les vôtres
Ils s'arrêtent moqueurs sans jamais se baisser
Et ces regards sont une injure.

(Se retournant, comme cherchant la présence de Théla.)

Oh ! caresser
Au travers d'un regard une âme droite et pure
Lorsqu'elle vient mirer sa limpide nature
Dans la prunelle humide et douce d'une enfant
Qui ne sait rien qu'aimer et croire en espérant...

ISELINDE, rudement, à Bertulphe.

Laisserez-vous longtemps divaguer votre femme,
Bertulphe ? et son discours sans motif nous diffame,
Éloignons-nous d'ici.

(Elle sort dédaigneusement, suivie par Bertulphe, Rudolph et Lutgarde. Celle-ci revient précipitamment sur ses pas et s'approche mystérieusement de Godeleine.)

SCÈNE IV

GODELEINE, LUTGARDE.

LUTGARDE, à mi-voix.

Vous ne m'avez pas dit
Ce que mes yeux à moi pour mon sort ont prédit.

GODELEINE, prophétisant.

De voir des yeux très chers dans une nuit constante [1]
Toujours clos, c'est vraiment une épreuve attristante ;

1. Godeleine fait allusion à Édith, l'enfant aveugle-née que Lutgarde eut par la suite quand elle épousa Bertulphe devenu

Pénible aussi le deuil qui vient nous assombrir
Quand une âme a fermé ses regards sans désir.
De dissiper jamais ces ténèbres épaisses
Dont ses lâches méfaits couvrent les hardiesses,
Des deux aveuglements il faut plaindre encor plus
Celui de l'âme. Il faut demander à Jésus
De rendre la clarté des prunelles éteintes,
D'envoyer le rayon de ses grâces très saintes
Dans les replis fermés de l'âme aux noirs recoins.

(Tout en parlant elle s'agenouille sur le banc de pierre, sans avoir paru remarquer la présence de Lutgarde qui se retire songeuse.)

SCÈNE V

GODELEINE, puis THÉCLA.

GODELEINE, priant.

Prions. Laissons à Dieu de nos destins les soins
Et souffrons sans faiblir nos cruelles journées.

(Elle pleure doucement.)

THÉCLA, arrivant des champs et s'y retournant, elle tient à la main une gaule pour chasser les corneilles.

Je m'en vais aux semis reprendre nos tournées,
Reposez-vous, madame.

(Apercevant le visage en pleurs de Godeleine et avec un accent de pitié.)

Oh ! les vilaines gens !
Qui font encor couler vos pleurs trop indulgents.

(Elle sort.)

veuf. Cette enfant fut guérie par l'eau miraculeuse de l'étang de Ghistelles où Lambert et Hacca, les deux meurtriers de Godeleine, plongèrent leur victime pour achever de l'étouffer. Ce miracle survint après la mort de Lutgarde qui mourut de chagrin de voir son enfant aveugle. Godeleine fait aussi allusion à l'aveuglement de l'âme de Bertulphe qui ne se convertit que beaucoup plus tard.

SCÈNE VI

GODELEINE, seule, puis un PÈLERIN.

GODELEINE, toujours agenouillée.

Indulgents ? Hélas ! non. Les larmes que j'épanche
Sont celles du remords, et si mon front se penche
C'est de honte et non pas de tristesse accablé.
Qu'ai-je fait, ô mon Dieu ? Dans mon esprit troublé
J'ai trouvé la riposte empreinte de malice,
Pourtant je ne dois point repousser le calice
Que vous tendez vers moi pour y boire avec Vous.
Pardonnez-moi, Jésus, je leur pardonne à tous.
Je veux que dans mon cœur comme une braise ardente
Votre charité brûle. O Vertu bienfaisante,
Montrez-moi comme on prie en croix pour un bourreau,
Comme on rentre une lame échappée au fourreau.
Pourquoi donc ai-je été tout à l'heure aussi dure ?
Je m'en repens, Seigneur. Ah ! faites que j'endure
Mes tourments comme vous. Donnez à mon mari
La paix et le bonheur que dans son cœur aigri
Je n'ai pas su verser, moi dont c'était le rôle ;
Suggérez à ma lèvre une douce parole
Qui soit un baume ainsi qu'un appel vers le bien.

(Un vieux pèlerin arrive appuyé sur un bâton.)

LE PÈLERIN

Bonne dame, aujourd'hui ne donnerez-vous rien
Au passant qui réclame un secours charitable ?

GODELEINE

Pauvre ami ! Désormais aux restes de la table [1]

1. L'intendant du château de Ghistelles ayant fait de faux rapports à Iselinde, disant que Godeleine donnait aux pauvres les

Il m'est bien défendu de toucher. Je n'ai plus
Le droit ni le plaisir de l'aumône.

(A part.)

Un refus
M'est trop pénible à faire.

(Elle prend un panier, en tire un morceau de pain et un couteau.)

Il faut que je lui donne
Le bout de pain que pour dîner l'on m'abandonne.

(Au vieillard, en le conduisant vers le banc.)

Reposez-vous ici.

(Elle coupe un morceau de pain qu'elle tend au vieillard.)

Las ! Je n'ai rien de mieux.

LE PÈLERIN, prenant le pain.

Mais votre grâce en fait un cadeau précieux...

(Il mange.)

Alors vous n'êtes point la jeune châtelaine ?

GODELEINE

Mais si !

(Elle prend la gourde du vieillard.)

Je vais puiser de l'eau dans la fontaine

(Elle apporte l'eau au vieillard. Il boit.)

Vous me connaissez donc ?

LE PÈLERIN

A Bruges l'on m'a dit :
« Allez donc à Ghistelles, un repas et un lit

provisions du château, il fut défendu à Godeleine de toucher à quoi que ce soit. Mais elle aimait tant les pauvres qu'elle leur partageait la portion minime qu'on lui octroyait pour elle-même. Ses bourreaux cherchaient à la réduire par les privations ; bien des fois Dieu fit en sa faveur le miracle de multiplier le pain de ses aumônes.

Vous seront octroyés par la dame charmante
Qui s'est fait, au château, des pauvres la servante.
Vous la reconnaîtrez à d'épais cheveux noirs
Qui ceignent tout son front. » Mais, voyant vos pouvoirs
Si restreints... je croyais... malgré la chevelure
M'être trompé.

GODELEINE, gaiement.

Non, non, la découverte est sûre,
C'est moi ; les gens de Bruge ont dit la vérité ;
Aux pauvres miséreux je faisais charité,
N'écoutant que mon cœur en sa compatissance
J'ai dépassé la part acquise à l'indigence,
L'intendant s'en émut. Et l'on m'a retiré
Ce charitable emploi que j'avais mal géré.
C'était juste. A présent il me reste l'aumône
Du cœur. En la faisant je ne lèse personne;
Mais vous paraissez las ! Votre voyage est dur ?

LE PÈLERIN

Je suis vieux. J'y vois mal. Mon pas est trop peu sûr.
— J'aurais dû renoncer à ce pèlerinage —
J'en ai tant fait jadis ! Ce n'est plus de mon âge,
Mais un de mes amis, petit marchand d'Anvers [1],
Ayant vu la tempête en traversant les mers
Invoqua, confiant, la douce Notre-Dame
Qui montait un canot sans nul mât, voile ou rame.
Elle atterrit pourtant, à Boulogne un beau jour...

GODELEINE, très émue.

Boulogne, dites-vous ? Vous en faites retour ?

1. Il existe à Anvers, dans l'église de Saint-Lambert, paroisse des marins, un autel à Notre-Dame de Boulogne, et la confrérie de Notre-Dame de Boulogne.

LE PÈLERIN

Mais oui.

GODELEINE, transportée.

C'est mon pays. Je suis née à Wierre,
A la Vierge souvent j'ai porté ma prière...

LE PÈLERIN, sentencieux.

La jeunesse interrompt le récit du vieillard
Et la suite se perd et s'envole en brouillard.

GODELEINE, s'excusant.

C'est ma faute ; pardon ; achevez, rien ne presse
Nous en étions restés au marchand en détresse.

LE PÈLERIN, racontant.

Secouru par Marie, il fit vœu de venir
Rendre grâce à Boulogne, il n'a pas pu venir
Et pouvait-il vraiment laisser là son négoce,
Sa femme trop jolie et son commis précoce ?
Cet homme m'engagea pour aller en son nom
Accomplir la promesse à la Vierge en renom.

GODELEINE, très intéressée.

Parlez-moi de Boulogne et songez si j'attache
Du prix à ces détails ! Vîtes-vous Sire Eustache[1]
Et sa noble famille, à genoux au Saint lieu ?
Ils y vont chaque jour.

LE PÈLERIN

Non, le comte en Ponthieu
Était allé châtier un seigneur irascible,
Mais je vis la comtesse, et son âme sensible

1. Eustache-aux-Genons, comte de Boulogne, et sa femme sainte Ide habitaient le château de Boulogne. Sainte Ide fit reconstruire l'église de Notre-Dame de Boulogne.

S'émut de ma fatigue. Après son oraison
Elle me fit venir loger dans sa maison.
Pendant trois jours je fus l'hôte de la bonne Ide.
Quel charme en son maintien! quel pur regard limpide!
On se sent devenir meilleur à ses côtés,
Et vous lui ressemblez, vous n'êtes que bontés,
O femmes de la France, ardentes, dévouées,
Au service du pauvre, aimablement vouées,
Vous nous réconfortez rien qu'en posant vos yeux
Tout empreints de douceur sur nous, les pauvres vieux!

(Sur les derniers mots du pèlerin une pauvre femme arrive, le bras tout enveloppé de linges. Le pèlerin reste assis.)

SCÈNE VII

LES MÊMES; une FEMME, puis un ENFANT.

LA FEMME, geignant.

Bonne dame, voyez, tout mon bras s'envenime.

(Godeleine l'aide à développer le bras.)

GODELEINE

Comment? mais ces jours-ci la plaie était minime,
N'aurais-tu déjà plus suivi mon traitement
Et préféré celui de quelque nécromant,
Du repos de ton bras, tu te lassais sans doute?

LA FEMME

Chaque voisin décrit son remède... on l'écoute...

GODELEINE

Comme tu dois souffrir, pauvre femme?

LA FEMME

J'eus tort
De croire en ce sorcier qui me vantait si fort,
Son emplâtre obtenu par un certain mélange :
Dieu sait quoi ! Puis j'ai dû lui bailler en échange
Ma poule noire et ses douze œufs, le ladre !

GODELEINE, souriant.

Au moins,
Moi je ne demandais rien du tout pour mes soins,
Tout en pansant tes maux j'étais ta débitrice,
Car c'est rendre à Jésus lui-même ce service.

(Entraînant la femme vers la fontaine.)

Viens auprès de la source où je pourrai laver
Cet inutile onguent qui ne peut te sauver.

(Godeleine lave la plaie, puis fait un signe de croix sur le bras, puis, les mains jointes et les yeux au ciel, elle prie ainsi :)

« O mon Dieu, guérissez ce bras blessé, vous-même.
Donnez à cette eau simple une vertu suprême,
Je ne puis disposer des liniments connus
Pour rapprocher les chairs...

LA FEMME, interrogeant, surprise, presque indignée.

Et que sont devenus
Les baumes précieux et les fioles pleines
Et tout cet attirail comme ont les châtelaines
Pour soigner leurs vassaux ?

GODELEINE

Je n'ai plus ce pouvoir !
Je suis pauvre. Ah ! mon cœur est dolent de n'avoir
Rien d'autre qu'un baiser à mettre à vos blessures.

(En disant ces mots, Godeleine a posé ses lèvres sur le bras de la femme et la plaie est soudain guérie.)

LA FEMME, stupéfaite du geste de Godeleine, puis transportée quand elle a constaté sa guérison.

Ma Dame ! Regardez, vos recettes sont sûres
Et vos lèvres de sainte ont balayé mes maux.

(Montrant son bras au pèlerin).

Vieillard, voyez, mon bras se trouvait en lambeaux
Et le voilà guéri.

(Se tournant vers Godeleine.)

O sainte bienfaitrice !

LE PÈLERIN

Quel prodige inouï !

(Il examine le bras de la femme.)

LA FEMME, toujours transportée et montrant la cicatrice.

Là, cette cicatrice,
C'est l'empreinte bénie où sa bouche a posé...

(Joignant les mains.)

O ma Dame ! ô ma Sainte !

GODELEINE, essayant de calmer la femme.

A Dieu tout est aisé,
C'est bien Lui qui te comble. A mon humble supplique
Il accéda.

LE PÈLERIN

Ce bras devient une relique.
C'est une sainte.

(Un enfant entre sur la scène.)

GODELEINE, confuse.

Assez, mes bons amis, assez.
Pas un mot de ceci quoi que vous en pensez.

(S'adressant à l'enfant en lui tapotant la joue.)

Bonjour petit, que me veux-tu ? parle.

L'ENFANT

Une miche.

GODELEINE, à part, désolée.

Me demander cela quand j'en suis si peu riche!
Pauvre enfant! il y compte, et tranquille, il attend.
Jésus, vous savez bien que mon âme se fend
De dire non...

L'ENFANT, dont la patience se lasse.

J'ai faim!

GODELEINE, se décidant à prendre son panier et y regardant.

Ce pain, mais c'est étrange,

(Prenant le pain.)

S'agrandit chaque fois qu'on le coupe et le mange.

(Elle coupe un morceau de pain et le donne à l'enfant. L'enfant sort.)

Voici mon enfançon.

(A la femme.)

Pourquoi rester ici?
Retourne en ta maison.

(Elle lui donne une tranche et une au pèlerin.)

LA FEMME

Pour vous dire merci...

GODELEINE, tournant doucement la femme du côté de sa maison.

Non, rends grâce au Seigneur en chemin; va, retourne.

(La femme s'en va après avoir baisé la main de Godeleine.)

LE PÈLERIN, qui s'est aperçu du miracle du pain.

C'est un bizarre pain que chez vous l'on enfourne,
Il s'allonge à souhait...

GODELEINE, confuse.

C'est la part de Thécla.

LE PÈLERIN

Mais elle était tantôt bien moindre que cela.

GODELEINE, se troublant de plus en plus.

Je... Oh! n'en dites rien non plus, je vous en prie,
Bon vieillard!

LE PÈLERIN, mettant religieusement le morceau de pain dans sa poitrine.

Je m'en vais rejoindre ma patrie
Emportant votre don ainsi qu'un sauf-conduit
Et, lorsque je serai rentré dans mon réduit
Je le déposerai, pieux, dans une châsse.
C'est mon dernier voyage avant que je trépasse.
Je suis touché que Dieu mette sur mon chemin
L'ineffable bonheur de vous baiser la main.

(Il baise la main de Godeleine et s'en va.)

GODELEINE

Que le Seigneur vous garde!

LE PÈLERIN

Adieu, benoîte dame.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

GODELEINE, THÉCLA, puis L'INTENDANT de MAHAUT.

GODELEINE, elle s'agenouille sur le banc de pierre et prie, tout émue de la grâce du miracle.

De vos grâces, Seigneur, vous inondez mon âme.

(Thécla entre.)

THÉCLA, essoufflée d'avoir couru après les corbeaux.

Cette fois les corbeaux sont loin de nos labours,
Je viens chercher du pain.

(Elle s'assied, ouvre le panier, prend un morceau de pain et l'admire.)

Ce n'est pas tous les jours
Qu'on nous baille un morceau de si grande importance,
Si blanc!

(Elle mange.)

Si bon ! Vous en avez goûté, je pense?

GODELEINE

Non, car je n'ai pas faim, Thécla, prends le restant.
Je voudrais prier seule au moins quelques instants.

THÉCLA

Vous ne pourrez prier longtemps, car, dans la plaine,
Je vis un voyageur qui cherchait Godeleine.
Je reconnus en lui le fidèle intendant
De la dame Mahaut. Mais cet homme prudent,
Pour arriver vers vous, dans les taillis se cache,
Son message est secret. Il faut que nul ne sache
Sa présence en ces lieux. Vous savez qu'au château
Il serait mal reçu, l'envoyé de Mahaut.
Il ne va plus tarder, madame, je vous laisse.

(Elle sort.)

GODELEINE, seule.

Un message pour moi ! De la bonne comtesse ?
Qu'y a-t-il ? Au château on ne veut plus la voir
Depuis qu'elle a trop bien pris ma défense un soir,
Quand j'arrivais ici, moi nouvelle épousée,
Soumise et confiante, à l'amour disposée.
Je ne la vis jamais depuis ce moment-là !
Triste soir où l'unique accueil fut de Thécla,

Où je bus tout d'un trait la coupe d'amertume.
Oh ! ce navrant début, auquel rien n'accoutume :
La haine de la mère et du fils l'abandon.

(L'intendant entre.)

L'INTENDANT, saluant profondément.

Votre humble serviteur vous demande pardon,
Madame, de troubler vos instants, mais l'urgence
Me fait vous aborder sans autre révérence.

GODELEINE

De ma noble parente avez-vous apporté
Des nouvelles qui soient d'excellente santé ?

L'INTENDANT

Hélas ! depuis qu'à Mons[1] ma maîtresse réside,
Le climat lui fait tort, elle est presque invalide.
C'est moi qui, dans la Flandre, administre ses fiefs ;
S'inquiétant toujours de savoir vos griefs,
Aussitôt mon retour, de vous elle s'informe.
Je n'ai pu lui cacher l'affreux projet que forme
Votre entourage indigne et prêt à tout braver.

GODELEINE

Je ne vous comprends pas. Que va-t-il m'arriver ?

L'INTENDANT

Madame, croyez bien qu'il m'en coûte à vous dire
Ce que chacun connaît et n'ose vous décrire,
Mais ma maîtresse ordonne, et je viens de sa part
Vous offrir le salut par votre prompt départ.

GODELEINE

De grâce, expliquez-vous. Comment, moi seule ignore
Le danger qui m'attend.

1. Baudoin, comte de Flandre, avait fait de Mons sa résidence de prédilection. Mahaut, sa sœur, l'y accompagnait.

L'INTENDANT

Bertulphe vous abhorre
Et sa mère a promis qu'il serait libre enfin.
Déjà l'on vous réduit ; le travail et la faim
Et la réclusion si fatale à votre âge,
Ont teinté de pâleur votre jeune visage.
Tandis que vous souffrez, le cœur de votre époux
Vole à d'autres amours et ne veut plus de vous.
Éloignez-vous d'ici, Mahaut vous en conjure,
Chez vos parents cherchez une retraite sûre.
Risquerez-vous d'attendre un jour trop peu lointain
Qui serait assombri par un crime certain [1] ?

GODELEINE, éperdue.

(A la fin de la première strophe elle s'agenouille. L'intendant se tient à l'écart.)

Oh ! laissez-moi sonder cette chose effroyable,
Laissez-moi mesurer l'abîme sous mes pas,
Laissez-moi définir si je suis responsable
Et laissez-moi prier dans ses affreux débats.

Quand mille traits méchants contre moi se dirigent,
Que prête à défaillir
Mon âme s'abandonne aux tourments qui l'affligent,
Je viens me recueillir.

O Maître de mon cœur, vous savez si j'estime
La souffrance à l'égal du plus riche joyau,
Vous me savez aussi volontaire victime
Soumise à m'immoler comme un petit agneau.

1. *Nec utile esse iis qui gloriantur eum male fecerint et exultant in rebus pessimis tanti dispendi suæ salutis prebere occasionem*, etc... (Drogon.)

J'ai maintes fois posé sur l'autel de l'offrande
Mon cœur tout ravagé,
Faudrait-il qu'aujourd'hui la peur vous le marchande
Encor plus affligé ?

Si j'ai cessé pour lui d'être la préférée,
S'il détourne ses yeux loin de mes yeux aimants
Si j'ai perdu l'espoir que son âme égarée
Revienne par ma voix à d'autres sentiments,

Si, dans son grand château ma présence lui pèse
Et le rend criminel,
Je veux que mon départ le soulage et l'apaise
Sans remords éternel.

Car, si pour étancher ma soif de sacrifice
Une offense au Dieu saint grâce à moi se commet,
De vos bourreaux, Jésus, je serai la complice,
Vous dont un seul péché fait dresser le gibet.

(Elle se relève. L'intendant se rapproche et dit respectueusement.)

L'INTENDANT

Puis-je obtenir de vous, madame, une parole
Qui rassure Mahaut... votre sort la désole...

GODELEINE, calme en apparence.

Dites-lui que je rends grâce à sa charité...
Que j'irai chez mon père... avec docilité...

(L'intendant s'incline et se retire. Godeleine demeure quelques instants muette. Toute découragée elle s'assied frissonnante et dit avec des larmes dans la voix :)

La nuit vient à grands pas. Je suis seule et frissonne,
Qu'importe de rentrer où ne m'attend personne ?
Tout me trouble et je sens mon sein lourd de sanglots.
La nuit vient, dans ses plis abritant des complots ;

Mais qui me défendra moi, misérable chose,
Au bord de ce champ gris où l'ombre se repose.
La nuit vient. Ce buisson prend d'étranges profils
Et ces bouleaux là-bas pourquoi frémissent-ils ?
Oh ! qu'il me serait bon d'être un peu consolée.
Nul ne prendra ce soin, je demeure isolée,
Mais avec un fardeau d'innombrables douleurs.
Dieu ! qu'il me pèse aussi cet arriéré de pleurs
Que depuis trop longtemps tout en moi je refoule.
Une larme est moins lourde aux yeux quand elle coule
Et pleurer dans le soir a son âpre saveur.
La nuit vient. Tout espoir s'éclipse à sa faveur.

(Elle pleure... puis se levant tout à coup.)

Qu'ai-je dit, malheureuse ? A tuer mon courage
Cette perfide nuit me séduit et m'engage.
Que l'ombre soit épaisse et les nuages bas,
Je dois chercher l'étoile étincelant là-bas,
Pour tous ceux dont les cœurs ont gardé la vaillance
Plus de molles langueurs ni de désespérance,
Mon devoir est tracé, je n'ai plus à choisir.
C'est Dieu qui me conduit selon son bon plaisir

(Thécla arrive.)

SCÈNE IX

GODELEINE, THÉCLA.

THÉCLA

Madame, il faut rentrer.

GODELEINE, résolue.

Je retourne à Wierre,
Veux-tu m'accompagner ?

THÉCLA

Jusqu'au bout de la terre.
Savez-vous le chemin ?

GODELEINE

Mon bon ange le sait
Et puis, pour regagner sa patrie, il se fait
Que la route est facile et les sentiers propices.
L'oiseau pour retrouver son nid a ses indices,
Jamais on ne l'a vu se tromper d'arbrisseau,
Un tout petit enfant reconnaît son berceau.
Crois-tu que nos regards en suivant les nuages
N'en trouveront pas un qui fasse le voyage ?
Thécla, je vais revoir mes parents, mon pays,
Reprendre mon fuseau planté dans le taillis [1],
Prier dans mon église avec sa voûte basse
Où l'âme des anciens toujours passe et repasse,
Voir les enfants grandis accourir me fêter,
Reconnaître les vieux qui venaient me quêter,
Contempler le brouillard traînant sur la prairie,
Respirer cette odeur du sol de ma patrie,
Apercevoir de loin du château la grand'tour,
Le lierre plus épais s'accrochant à l'entour,
Fouler comme autrefois le sable des allées
Où mes traces de pas sont à peine en allées,
Entendre le marteau résonner sur le huis,
Les bûches crépiter dans l'âtre qui reluit,

1. Godeleine, en quittant Londefort après son mariage, fut suivie jusqu'à l'extrémité de la paroisse par tous ses pauvres ; en leur disant adieu, elle planta sa quenouille dans le taillis. Une source jaillit en cet endroit où s'élève aujourd'hui une modeste chapelle. Les malades y trouvent leur guérison.

De mon père, écouter le noble et doux langage,
Voir ma mère incliner sur le mien son visage
Et me réfugier confiante en ses bras !

(Godeleine s'en va. Thécla s'en va en montrant la direction du château et disant :)

THÉCLA, à part.

Demain nous serons loin de ces deux scélérats.

RIDEAU

Iis autem qui matrimonio juncti sunt praecipio non ego sed Dominus uxorem a viro non discedere.

A tous ceux qui sont unis par le mariage, j'ordonne, non pas moi, mais le Seigneur, que la femme ne quitte pas son mari.

SAINT PAUL
(1re Cor., ch. VII, v. 10.)

ACTE III

Nous sommes au début d'un jour froid d'automne. La scène se passe au château de Londefort, paroisse de Wierre en Boulonnais. Une salle moins somptueuse qu'à Ghistelles, mais plus confortable. Un feu joyeux brille dans l'âtre de la grande cheminée : Wifroy et Ogine sont assis des deux côtés de la cheminée. Ogine est occupée à un travail de couture. Au milieu de la scène un banc de bois à dossier sculpté : des coussins sur ce banc : à gauche, une grande fenêtre profonde avec une verrière : des bancs sont dans la profondeur de la fenêtre : des vignes vierges entourent extérieurement la verrière et l'on voit de l'intérieur ses guirlandes pourpres. Dans le fond de la salle une grosse botte de bruyères dans un vase de grès, sur une crédence : un rouet.

SCÈNE PREMIÈRE

WIFROY, OGINE, ARNAULT.

(Arnault s'avance et salue profondément ses maîtres. Il est vieux et cassé.)

ARNAULT

Noble seigneur Wifroy, benoîte dame Ogine,
Deux pauvresses sont là, d'inconnue origine,
Faisant grande pitié.

OGINE

Comme à tout pèlerin
Donnez-leur l'écuelle et le morceau de pain.

ARNAULT

Sans succès fut mon offre.

WIFROY, gaiement.

Allume donc pour elles,
Dans l'âtre du fournil, de claires « ristandelles ».

ARNAULT

Point ne veulent de feu quoique tremblant de froid.
Leur seul désir serait : voir Ogine et Wifroy.
Mon refus les peina, consternant leurs visages.
Alors je sollicite...

WIFROY, impatienté.

En voilà des ambages !
Par ma foi, fais-les donc entrer sans discourir.

(Arnault va vers la porte et introduit Godeleine et Thecla. Thécla et Arnault restent dans le fond, tandis que Godeleine, vêtue en pauvresse, court vers ses parents.)

SCÈNE II

LES MÊMES ; GODELEINE et THÉCLA.

GODELEINE

Ma mère !

WIFROY et OGINE, stupéfaits.

Que dit-elle ?

GODELEINE

Ah ! vos bras vont s'ouvrir
Père, c'est votre enfant, c'est moi, c'est Godeleine,

Godeleine accablée et de maux et de peine,
Godeleine pourtant...

OGINE

Je reconnais ta voix !

(Elle prend sa fille dans ses bras.)

WIFROY

Ma fille ! se peut-il ?... Enfin je te revois.

(Il embrasse sa fille, longs embrassements, émotion de Godeleine.)

OGINE

Combien pâle et défait me semble ton visage [1],
Il est baigné de pleurs.

(Arnault s'avance désolé et confus.)

ARNAULT

Hélas, c'est mon grand âge
Qui me brouille les yeux ! Je n'ai pas reconnu
L'enfant de mon Seigneur qu'en mes bras j'ai tenu
Malheureux que je suis !

GODELEINE, à Arnault.

Calme ton épouvante,
Mon bon et brave Arnault, emmène ma suivante,
Pour prendre du repos.

(Arnault emmène Thécla.)

1. Facie nunc exesa deformique macie pallidope des nudo amictu vili et sordido tecta videretur... (Bollandistes.)

SCÈNE II

GODELEINE, WIFROY, OGINE.

WIFROY, agité.

Quel étrange motif
Dois-je donner enfin à ton retour furtif :
Arriver en pauvresse au château de ton père
Sans escorte ou chevaux.

OGINE, à Wifroy.

Nous saurons tout, j'espère,
Laissez-la donc pleurer.

(A Godeleine.)

Es-tu lasse ? As-tu faim ?

WIFROY, attirant Godeleine près de l'âtre.

Veux-tu te reposer ? Tu parleras demain.
Tiens, approche tes doigts de la flamme qui arde,
Le foyer te sourit. Quelles que soient ses hardes
L'enfant de la maison a sa place aux chenêts.

(Il approche deux coussins qu'il met devant le feu, y fait asseoir Godeleine, ses parents s'asseyent à ses côtés.)

Vois, nous avons encore les petits coussinets
Que l'on plaçait pour toi devant l'âtre, ô ma fille,
Lorsque toute mignonne et frileuse, en famille,
Tu passais la veillée. Assieds-toi.

GODELEINE, s'essuyant les yeux.

Je m'en veux
D'être si larmoyante alors que tous mes vœux
Sont accomplis, que près de vous je me retrouve...
Parents si bons! mais si lointains... Mon cœur éprouve
Un tel émoi de vous voir... il déborde !...

WIFROY

Ici
Tu peux à l'aise, enfant, épancher ton souci.

(L'émotion de Godeleine redouble aux paroles de son père, sa mère essaie d'y faire diversion.)

OGINE

Ma mie, il te faudrait venir en ta chambrette
Changer de vêtements. Veux-tu que je te mette
Ton fourreau de jadis ? Je lis trop sur tes traits
Les terribles labeurs qui les ont altérés.

(Elle se lève et va vers la porte avec Godeleine.)

GODELEINE

Que c'est bon des parents !

(Wifroy est resté près du foyer. Godeleine et Ogine sortent de la salle.)

WIFROY

Va, douce Godeleine,
Et reviens-moi tantôt, parée en châtelaine.

(Godeleine sort.)

OGINE, revenant près de Wifroy, et tout bas.

Laissons-la se calmer de ses émotions,
Sans lui poser encore aucunes questions.

(Ogine sort.)

SCÈNE III

WIFROY, ARNAULT, THÉCLA.

WIFROY, seul.

Pauvre enfant ! Que songer ? Je pressens quelque drame :
Ce retour au pays rien qu'avec une femme...

Si je l'interrogeais cette compagne !...

(Il se lève, va à la porte et appelle.)

Arnault,

(Arnault paraît.)

Fais venir la suivante.

ARNAULT

Oui, seigneur.

(Arnault sort.)

WIFROY

Il ne faut
Pas songer que ma fille énumère ses plaintes.

(Thécla est introduite.)

Avancez... votre nom?

THÉCLA

Thécla.

WIFROY

Parlez sans craintes
Et, d'abord, contez-moi le voyage.

(Il s'assied.)

THÉCLA, racontant.

Un matin
Nous prenons notre gaule, et dans un champ lointain,
Tout au bout du domaine, on nous met à l'ouvrage.

WIFROY, interrompant.

Comment ? Mais quel ouvrage ?

THÉCLA

Empêcher le dommage
Des corneilles qui sont le fléau des semis.
Soigneusement glaner, ainsi que des fourmis,
Chaque épi délaissé quand la récolte est faite,
Ramasser des cailloux... jusqu'à pleine brouette !...

Épandre les monceaux qui bombent le gazon
Quand la taupe a creusé par-dessous sa maison.

WIFROY, indigné.

C'est à ces vils travaux que mon enfant s'adonne ?

THÉCLA, résignée.

Il faut bien obéir quand Iselinde ordonne.

WIFROY

Iselinde ?

THÉCLA

Aussitôt le jour, elle descend
Commander le travail.

WIFROY

Bertulphe ?

THÉCLA

Il est absent,
La journée à la chasse et les nuits à la fête.

WIFROY, furieux.

Le misérable époux !

THÉCLA

Que votre émoi s'arrête,
Car vous ne connaissez, seigneur, pas encor tout.
Dois-je continuer mon récit ?

WIFROY

Jusqu'au bout.

THÉCLA, racontant simplement.

Telles que nous étions nous nous sommes enfuies,
Rien ne nous protégeant des temps froids et des pluies,

Sans savoir le chemin de la France et sans pain
Et nous avons dormi dans un bois de sapin
Après avoir marché l'autre journée encore.
La mer se découvrit à l'horizon. J'ignore
La forme de la terre et le nom des pays;
Mais ma dame disait que par ses bords suivis
La mer nous montrerait sans se tromper la route.
Nous avancions toujours sur le sable ; sans doute
C'était bien fatiguant quand le vent soufflait fort,
Mais chacun de nos pas rapprochait Londefort.
Nous mendiions du pain en passant dans les censes ;
Parfois l'on nous chassait et les chiens de défense
Étaient lâchés sur nous et frôlaient nos haillons.
Confiantes, toujours, en priant nous allions.
Un soir que ma maîtresse était tout épuisée,
Des pèlerins venus de la rive opposée
— Dont on voit les contours par un ciel découvert —
Nous ont fait prendre abri près de Saint-Inglevert [1].
Il était temps. Trois jours une fièvre ardente
Terrassa votre fille. Oh ! que j'étais contente
Des soins qu'elle reçut dans l'hospice béni !
Sans cela quel secours aurais-je bien fourni ?
Quand nous eûmes quitté l'asile charitable
Le pays fut moins triste. Abandonnant le sable,
Ma maîtresse arriva d'un trait jusque chez vous.
Elle avait reconnu l'espèce de cailloux,
Les arbres en bouquets parsemés dans les plaines,
Les gazons vallonnés clôturés de troènes,
La forme des pommiers épars dans les vergers,
La robe des bestiaux, le geste des bergers,
Tout chantant son pays, elle allait l'âme en joie.

1. Un hôpital fut fondé à Saint-Inglevert par le seigneur de Wimille, principalement pour secourir les pèlerins anglais abordant à Wissant et se rendant à Notre-Dame de Boulogne.

WIFROY

Pour un peu, du château, voici qu'on la renvoie!

THÉCLA

Pauvre dame! à présent plus de maux à souffrir!
Auprès de ses parents qui savent la chérir.
Seigneur, ah! laissez-moi demeurer auprès d'elle
Pour la servir ici de même qu'à Ghistelle.

WIFROY

De Ghistelle il se peut que Bertulphe alarmé
Dépêche des courriers.

THÉCLA

Si cet homme eût aimé
Son épouse, il ne l'eût pas contrainte à la fuite.

WIFROY

De la mère et du fils dites-moi la conduite?

THÉCLA

Ils lui font un grief d'avoir des cheveux noirs,
Affectant le dégoût ou l'affreux désespoir
D'avoir été si loin chercher une « corneille ».
— C'est ainsi qu'on la nomme — et la méchante vieille,
Comme pour un démon, se signe en l'approchant...

WIFROY

Oh! châtier de mes mains ces deux êtres méchants!
(Il se lève.)

THÉCLA

Point de nouveaux affronts qu'Iselinde n'invente,
La jeune châtelaine est moins qu'une servante,
Elle habite un cachot au sommet d'une tour,
Et, lorsqu'elle a peiné dans les champs tout le jour,

Montant à son réduit, vite elle s'agenouille.
Iselinde la suit avec une quenouille
Qu'il faut filer jusqu'au matin. Point de repos,
Presque rien à manger et des vilains propos :
Voilà l'odieux sort qu'on lui fait à Ghistelle.

WIFROY, consterné.

Et je ne savais rien ! Que ne se plaignait-elle ?

THÉCLA

Votre fille, seigneur, ne se plaindra jamais.
Lorsqu'elle a trop souffert, elle prie, et la paix
Réside dans son cœur. Elle est toujours sereine
Et, parce qu'héroïque à supporter leur peine,
De magie on l'accuse.

WIFROY, hors de lui, allant et venant sur la scène.

Oh ! c'en est trop... Pourtant,
Il me faut tout savoir. Ce récit attristant
Ma fille a trop de charité pour me le faire.

THÉCLA

Excuser ses bourreaux, s'efforcer de leur plaire
C'est sa seule vengeance. A chaque nouveau trait
La sainte leur répond par un nouveau bienfait.
Bertulphe ! Il en préfère une autre à son épouse,
Et la vieille Iselinde est, de sa bru, jalouse,
Jalouse de ses doigts habiles aux fuseaux,
Jalouse de l'honneur que lui font les vassaux,
Jalouse de son calme au milieu de l'orage,
De ses douces façons, de son jeune visage,
Jalouse enfin de tout ! Par ses faux racontars
Elle excite son fils, qui, sans avoir d'égards
Pour les pleurs innocents de sa pauvre victime,
La charge avec rudesse et sans raisons l'opprime ;

On en est révolté dans l'entour du château
Et l'on dit à voix basse, au soir, sous le manteau
— Tant on craint la fureur de ces tyrans sauvages —
Que, par un crime, un jour, se traduiront leurs rages.
De fuir un tel époux, Godeleine eut raison.
Elle aurait, dès longtemps, dû gagner sa maison.
Mon Seigneur, j'ai tout dit.

WIFROY, fou de douleur.

La douleur me terrasse
Et me fait oublier qu'il faut venger ma race.
Les bourreaux !...

(A Thécla.)

Pas un mot de tout ceci. Je veux
Préparer mon épouse à ces navrants aveux.

(Douloureusement.)

Ses entrailles de mère en seront déchirées.

(Il sort.)

SCÈNE IV

THÉCLA, GODELEINE, puis ARNAULT.

THÉCLA, seule.

Les malheureux parents ! Ces douleurs ignorées,
Il fallait cependant leur révéler...

(Godeleine entre. Elle est vêtue en châtelaine.)

GODELEINE

Thécla !

THÉCLA, étonnée de voir sa maîtresse ainsi vêtue.

Ma maîtresse. C'est vous ?

GODELEINE, souriant.

Mon père n'est point là ?
J'aurais voulu qu'il vît sa chère Godeleine
Comme il aimait la voir.

(S'apercevant de l'air triste de Thécla.)

As-tu donc quelque peine ?
La France, mon pays, ne te plaît pas ?

THÉCLA

Que si,
Tout est bon, tout est gai, tout est paisible ici.
Des scènes de là-bas, oh ! quelle différence,
Et comme on a raison de dire « doulce France ».

(Allant vers la fenêtre.)

Voyez, l'hiver approche, et pourtant on dirait
Que pour vous accueillir un frais printemps renaît.
Ce lierre qui fleurit.

(Montrant les bruyères.)

Dans ce grès, les bruyères,
La vigne vierge d'or qui flamboie aux verrières
Semble, vous entourant ainsi de son éclat,
Comme un nimbe de sainte !...

GODELEINE

(S'approchant de la fenêtre.)

Oh ! tu rêves, Thécla !
Ce lierre fut, dit-on, planté, par mon ancêtre
Effroy, comte d'Hesdin ; au pied de la fenêtre
Voilà bien deux cents ans. La bruyère qui croît
Abondante au pays est la « Bruyère Effroy »
— C'est le nom qu'on donnait dans le temps, au village —
La vigne pourpre est plus récente. En son jeune âge,
Mon père l'attachait lui-même au long du mur,
Souriant au figuier qui tendait son fruit mûr.

THÉCLA

Ah ! que vous connaissez bien tout votre domaine.

(Pendant les stances Arnault entre sans être remarqué. Il se tient au fond avec Thécla écoutant Godeleine qui se croit seule. Entre les strophes une musique d'orchestre très douce.)

GODELEINE

Londefort ! A ce nom j'enchaîne
La guirlande du souvenir ;
C'est mon cher vieux berceau de chêne
Qu'au rythme d'une cantilène
On balance pour m'endormir.

C'est mon enfance débonnaire,
Mes premiers pas sur le gazon,
Mes deux mains jointes par ma mère,
Et, sur ses genoux, ma prière
Pour la France et pour ma maison.

Londefort, c'est l'agneau folâtre
Qui me suit partout, bondissant.
C'est la chanson du petit pâtre,
Ce sont les châtaignes dans l'âtre
Dont la coque éclate en cuisant.

C'est dans la tour la salle ronde
Où m'instruit notre chapelain.
Quelle sapience profonde !
Il m'explique la mappemonde,
Guide mes doigts sur le vélin.

C'est un soir la porte qu'on cogne.
Un voyageur ? un troubadour ?
Ou les pèlerins de Boulogne ;
De les fêter, douce besogne,
Honneur à nos hôtes d'un jour !

Ils nous disent les uns les autres
Leurs prouesses, leurs fabliaux,
Ils récitent des patenôtres
Et la complainte aux douze apôtres
En faisant sécher leurs manteaux.

C'est mon père rentrant à Wierres
Dans son armure qui reluit ;
Les pas des chevaux sur les pierres
Sonnent des cadences guerrières
Et j'accours au-devant de lui.

De mes doigts menus je délasse
Les boucles du heaume d'acier.
Mon père est heureux. Je l'embrasse
En riant, je le débarrasse
De son attirail de guerrier.

C'est auprès de ma mère assise
Le travail des mains, le fuseau,
Les nappes fines pour l'Église,
Pour nos pauvres la toile bise,
Des verdures pour le château.

Londefort ! mais ce sont mes frères,
Les malheureux, les indigents,
Les enfants chétifs et leurs mères,
Les affligés, les pauvres hères,
Les vieillards tout clopin-clopants.

Oh ! je les aime et je m'empresse
De les panser, de les vêtir,
Leur donnant avec ma tendresse
Un peu de pain, pauvre largesse...

ARNAULT, s'avançant et continuant ainsi.

Pauvres largesses? — C'est mentir[1].

Ce jour, vous l'oubliez sans doute
Où vos parents, dans un festin,
Traitaient les barons de la joute,
Vous, les mendiants de la route...
Jour le plus noir de mon destin!

Les marmitons, sous ma conduite,
Fourbissaient l'étain de leurs plats,
La venaison était bien cuite,
Les paons revêtus et la suite
Auraient fait honneur au repas.

Les seigneurs se placent à table,
Les pages apportent les mets ;
O douleur, ô honte effroyable,
De ces viandes délectables
Il ne restait que les déchets!

Pendant ce temps, sous la poterne,
Vos pauvres, vos amis, vos gueux
Passaient, repus et l'air paterne,
Et moi, le pauvre Arnault qu'on berne,
Je m'arrachais tous les cheveux !...

Vous méritiez une semonce,
Mais votre père triomphant
Gaiement à son dîner renonce
Et me dit : — étrange réponse —
« Je suis tout fier de mon enfant. »

1. Trait de la vie de sainte Godeleine (Bollandistes).

GODELEINE

Arnault, pardonne-moi ; j'étais encor si jeune,
Je n'avais pas songé que d'imposer ce jeûne
Aux hôtes de mon père était fort déplacé.
~~Mais, dis-moi, comment vont tous ces~~ pauvres que j'aime ?
Et qui sans le vouloir, je t'avais tant blessé.
Mais dis moi, comment vont tous ces pauvres que j'aime ?

ARNAULT

Comme ils se lamentaient — vous l'avez vu vous-même —
Quand de votre départ le moment fut venu,
Et cependant leurs cris n'auraient rien obtenu.
Ils suivaient vos chevaux à travers le village,
Quand, arrivés au bout du bois dont le feuillage
Termine la paroisse et les biens de Wifroy,
Vous arrêtiez enfin votre blanc palefroy...
Tous vous criaient : « Restez, ô notre damoiselle. »
Prenant votre quenouille attachée à la selle,
En terre vous l'avez plantée au milieu d'eux,
Puis, partiez aussitôt en un galop fougueux.
O miracle ! En la mousse où tient votre quenouille
Voici que le terrain soudainement se mouille,
Qu'une source jaillit. Aimable souvenir
Qu'à vos gens vous laissiez. Désormais se tenir
Dans cet endroit béni, plein de vous, les console,
Et quand ils ont reçu du château leur obole,
Près de cette eau limpide ils reviennent s'asseoir
Pour y tremper leur pain à la fraîcheur du soir.

GODELEINE

Bientôt je vais revoir mes protégés, j'espère.

ARNAULT

Dès qu'ils vous sauront de retour chez votre père
Ils vont tous accourir.

GODELEINE

Parle-moi de Bertrand,
Ce vieux de près d'un siècle, encor vert...

ARNAULT

Il attend
Deux choses pour mourir : avoir eu cent années
Et revoir Godeleine. A présent ses journées
Seront douces, songeant que pour fermer ses yeux
Vous êtes revenue, ange gardien des vieux.

GODELEINE

Et ma vieille Brigitte ?

ARNAULT

Elle est toute en enfance,
Marche avec deux bâtons et sa tête balance,
S'asseyant sur son seuil, tout le jour, pour vous voir ;
Dans sa mémoire usée elle en garde l'espoir.

GODELEINE

La pauvre malheureuse ! Et ma petite infirme,
Si bonne et résignée.

ARNAULT

Ah ! celle-là, j'affirme
Qu'elle est un ange aux cieux. Depuis les derniers blés
Elle est morte... en chantant... Ses voisins assemblés
Près de son lit disaient que son pâle visage
Était tout rayonnant. N'est-ce point un présage
Que le Christ l'attendait ? Elle a parlé de vous,
Vous donnant dans le ciel un proche rendez-vous.
Quant au petit boiteux, il va prendre sa course,
Il est presque guéri. Sa mère à votre « source »
Le lave chaque jour. C'est un progrès certain.

GODELEINE

Dis-leur donc de venir me voir demain matin.

ARNAULT

Le temps presse. A causer avec vous je m'attarde,
Les valets ne font rien et les femmes bavardent,
Je vais les rabrouer.

THÉCLA

A moi, messire Arnault,
N'assignerez-vous pas aussi quelques travaux ?

GODELEINE

Thécla, tu te souviens de ce point de dentelles
Comme en font à l'envi les femmes de Ghistelles,
Jetant le fil ténu qui semble, gracieux,
Des nervures de feuille ou des franges des cieux.
Avec quel art subtil se croisent les bobines !
Quand leurs jeux ont cessé, de frêles étamines
Naissent, comme des fleurs de l'aube entre leurs doigts.
J'étais émerveillée à la première fois
Qu'une rose de fil à mes yeux fut éclose.
Ce talent de créer l'arabesque et la rose
Pourrais-tu l'enseigner aux filles de chez nous ?

(Les parents de Godeleine entrent.)

Voici mes bons parents, amis retirez-vous.

(Thécla et Arnault sortent.)

SCÈNE V

GODELEINE, WIFROY, OGINE.

(Ogine va vers sa fille et l'embrasse. Wifroy accablé s'assied près du feu. Ogine et Godeleine s'asseyent sur le banc du milieu.)

OGINE

Chère enfant, nous t'avons bien longtemps délaissée,
Une question grave hantait notre pensée.

GODELEINE

Ma mère, à mon sujet éloignez tout souci,
Toujours à vos côtés, désormais, me voici.
Sous vos yeux comme avant couleront mes journées,
Mes heures comme avant vous seront destinées,
Vous reposant sur moi de vos soins ménagers.

(Gaiement.)

Je ferai votre ronde aux celliers, aux vergers,
Aux fournils... Quoi, des pleurs mouillent votre sourire ?
A moi de vous calmer, que ne puis-je vous dire
Les bons et tendres mots que vos lèvres disaient
Quand, sur mes yeux gonflés, douces, elles posaient.
Mais vous tournez la tête et mon père est tout sombre ?

(Godeleine s'approche de son père, et s'agenouille près de lui.)

Je ne suffis donc plus à dissiper cette ombre ?
Pourtant vous me disiez — vous en souvenez-vous ? —
Quand je me blottissais, enfant, sur vos genoux,
Et que de gros ennuis fronçaient votre visage :
— « Ma fille est mon remède. » — Ai-je donc passé l'âge
Où mes tendres baisers consolaient vos tracas ?
Ai-je donc trop grandi pour tenir en vos bras ?

(Elle se relève.)

Maintenant que mon cœur déborde de tendresses,
N'avez-vous plus besoin de goûter mes caresses ?
Depuis que Godeleine a quitté Londefort
Avez-vous découvert un autre réconfort ?

(Godeleine s'éloigne et s'assied sur un banc dans l'intérieur de la fenêtre.)

OGINE

Tu nous perces le cœur par d'injustes reproches.

GODELEINE

Oh ! souffrir séparée au milieu de ses proches !
Les revoir malheureux sans comprendre pourquoi,
N'être qu'une étrangère ignorant leur émoi !
Là-bas quand m'assaillait par trop fort la souffrance,
Je tournais mes regards éplorés vers la France,
Sachant que mes parents et moi n'étions qu'un cœur,
Hélas ! puisqu'à présent on cache sa douleur,
C'est donc que de s'aimer on se déshabitue ?

(Elle cache sa tête dans ses mains.)

OGINE, à Wifroy.

Comme elle nous chérit et qu'elle est abattue !
Remettez à plus tard le soin de lui parler.

WIFROY, à Ogine.

Plus tard ? Quand mon courage aura déjà tremblé,
Quand mes yeux de sa vue auront l'accoutumance,
Qu'il me sera trop dur de bannir sa présence ?
La voir aller, venir, charmante en ma maison,
Pour m'en priver ensuite...

OGINE

Oui, vous avez raison,
Pour elle aussi mieux vaut l'avertir.

(Appelant sa fille.)

Godeleine,

Ton père te dira le sujet de sa peine.

(Godeleine se rapproche de ses parents, elle s'assied près de sa mère.)

WIFROY

Tu rappelais tantôt ton enfance au foyer,
Lorsque sur mes genoux j'aimais à te choyer,
Tu te souviens aussi que ta main dans la mienne
Nous faisions à nous deux des marches quotidiennes
A travers la bruyère et les taillis épais.
Plein de sollicitude, enfant, je te guidais
Mes bras te soulevaient pour franchir les ornières
Et pour passer le gué, parmi les grosses pierres
Trop distantes, vraiment, pour tes pas si menus,
Mon pied servait de pont à tes petits pieds nus.

GODELEINE

Oh ! oui, je me souviens des bonnes promenades.

WIFROY

Parfois nous surprenaient les ténèbres maussades.
Te serrant contre moi, tu narguais leur horreur.

GODELEINE

Je me sentais si sûre avec vous, sans terreur.

WIFROY

Alors, dans ton vieux père, as-tu bien confiance ?

GODELEINE

Comme aux jours bienheureux de ma petite enfance.

WIFROY, se levant.

Oh ! puisque tu t'en vas trébuchant au chemin,
Laisse-moi comme alors te prendre par la main.

(Solennel.)

Godeleine, il t'en faut retourner à Ghistelles,
Tu n'avais pas le droit d'être femme infidèle,

Ton époux est ton maître et son toit est le tien,
Rien ne nous autorise à lui voler son bien.
Il faut t'en retourner : reprendre avec courage
Ta vie auprès de lui — amer ou doux servage —
Crois-tu que si mon cœur n'écoutait que son cri
Je ne te tiendrais pas au loin d'un tel mari ?
Mais le devoir nous parle et le serment nous lie,
S'il forfait celui-là, si son âme avilie
Fait bon marché de tout ce qu'il avait promis,
La fille de Wifroy dans sa main n'a point mis
La sienne en loyauté pour devenir parjure,
Grave était le serment, plus grave que l'injure,
Je t'ai toujours montré le sentier du devoir,
Gravis-le héroïque et simple et sans prévoir
Qu'il nous mène peut-être au sommet du calvaire...
Qu'ai-je dit, mon enfant ? Ah, je suis trop sévère.

GODELEINE, lentement.

Comme le Christ Jésus souffrant sa passion
J'accomplirai, mon père, aussi ma mission.

(Décidée.)

Faites tout disposer pour mon retour en Flandre.

WIFROY

Je veux t'accompagner, à ton époux te rendre.
Lui ramenant ma fille innocente et sans tort,
Il doit me garantir, pour elle, un meilleur sort.

OGINE

Je resterai dolente au vieux logis qu'une heure
Le retour de l'enfant avait illuminé,
Un tremblement funeste ébranle la demeure
Quand sur elle une fois la souffrance a plané.

RIDEAU

Mihi enim vivere Christus est et mori lucrum.

Le Christ est ma vie et la mort m'est un gain.

SAINT PAUL, aux Philip., I, 21.

ACTE IV

La scène se passe à Ghistelles dans l'appartement de Godeleine. Un rideau au fond dissimule l'alcôve et le lit. Un prie-Dieu avec un livre ouvert. Godeleine est assise à un métier à broder ; elle est songeuse et regarde au loin par la croisée. Elle est vêtue en châtelaine.

SCÈNE PREMIÈRE

GODELEINE, puis BERTULPHE.

GODELEINE, seule, songeant.

Ainsi qu'une vapeur sur les prés balancée,
Aux sites boulonnais flotte encor ma pensée...
Voilà déjà trois jours que mon père est parti...
Il chevauche à présent au chemin de Réty...
Ma mère à la grand'tour est montée, anxieuse,
Interrogeant des yeux la route sinueuse,
Croyant toujours entendre un galop de chevaux...
C'est l'eau qui vagabonde en suivant les ruisseaux
Ou c'est l'étrange bruit, très sourd, que le silence
Prête, quand on l'écoute, à la molle ambiance...
Tout à coup, au tournant surgit un cavalier
Panaché d'écarlate. Au chemin familier,

Son destrier galope et tous ses hommes d'armes
Le suivent à grand'peine. Ils sonnent les alarmes
Aux olifants qu'ils ont pendus à leur côté.
La herse se relève et le pont est jeté :
C'est le seigneur Wifroy qui revient de Ghistelles...
Il est près de ma mère avide de nouvelles,
Il lui dit que sa fille est rentrée au logis,
Que Bertulphe, amendé sans retard, a promis
De traiter désormais sa femme en châtelaine
Et d'être bon pour la tremblante Godeleine.
Il lui dit qu'Iselinde a quitté le château...
Qu'elle a pris résidence au milieu du hameau...
Mère, êtes-vous ce soir un peu moins affligée ?
De ce poids de chagrins votre âme déchargée
A-t-elle recouvré sa force d'espérer?
Les récits de mon père ont dû vous rassurer.
Soyez bénis tous deux de votre dur courage,
Que vos cœurs — où semant l'inutile ravage
J'ai tant bouleversé — de la paix soient remplis.
La paix, salaire acquis aux devoirs accomplis !
Coulez à Londefort une heureuse vieillesse,
Vous avez de l'enfant redressé la faiblesse,
Et vous l'avez remise au seuil de son devoir.

(Elle s'agenouille au prie-Dieu.)

Soyez bénis tous deux... Mon Dieu, vous pouvez voir
Dans le fond de mon cœur quel effroi s'amoncelle,
En vous j'ai foi, soutenez-moi quand je chancelle.

(Bertulphe entre.)

Ah ! voici mon époux ! Quoi, déjà de retour ?

(Godeleine se lève et vient à lui.)

La chasse d'autrefois vous retient tout le jour,
Quel bonheur qu'aujourd'hui vous l'ayez abrégée,
J'aurai votre présence un peu plus prolongée

Et, d'abord, contez-moi quels furent vos exploits

BERTULPHE, sombre.

Nuls. Mon cheval au pied eut un éclat de bois,
Il m'a fallu rentrer pour soigner cette bête.
Mon faucon de Turquie, oiseau de bonne affaite,
Demeura sur mon poing sans ardeur au gibier.
Comment chasser ainsi ? Mon maître fauconnier
Est gisant sur son lit d'une fièvre lente,
Lui seul sait replacer une penne branlante.
Un gerfaut — le meilleur — tantôt s'en démit deux.
Ah ! ma chance est précaire !

GODELEINE

En vérité. Je peux
Soigner votre gerfaut. Je vais d'un fil de soie
Nouer solidement cette aile qui se ploie.
Ainsi qu'à Londefort, je l'ai fait bien souvent.

BERTULPHE

Grâce à vous, cet oiseau chevauchera le vent
Sous deux jours. Hâtez-vous de guérir son pennage.

GODELEINE

J'y cours. Et je ferai un lénitif breuvage
Pour le valet souffrant.

(Godeleine sort.)

SCÈNE II

BERTULPHE, puis ISELINDE.

BERTULPHE

Ah ! ses habiles doigts
Feront besogne et, sans mentir, je dois

Avouer qu'elle est par-dessus tout attentive,
Bonne, discrète, aimable... A tous ces dons, rétive
Mon âme se détourne avec emportement.
Malheureux que je suis ! De quel envoûtement
Suis-je imbu pour aimer de tout mon cœur sauvage
De tous mes sens ardents et de toute ma rage,
Cette autre femme froide avec ses cheveux roux.
Quel enfer est ma vie ! Il m'aurait été doux
De trouver au logis le confort et la joie,
Mais je suis ainsi fait. Quand facile est la proie
Je la dédaigne et passe, et cherche avec ardeur
Un nouveau but pour être un nouveau pourfendeur.
Rien ne me satisfait dès que je le possède,
Depuis que jeune enfant ma mère en tout me cède
J'ai toujours saccagé. Mes armes, mes chevaux,
Mes limiers, mes forêts, mes trésors, mes vassaux
D'être miens aujourd'hui, demain c'est me déplaire
Quand je fus homme enfin, le désir de ma mère
Fut de fixer mon cœur dans ce château voisin.
Je n'avais qu'à paraître... En un pays lointain
Il m'a fallu chercher contre vents et marée
La fiancée alors follement désirée,
Caprice encor suivi de ce dégoût fatal !
Mon cœur, tôt rassasié de son élan brutal,
Chercha d'autres amours. Ah ! le destin se venge !
Infortuné jouet de quelque mauvais ange
Je suis le prisonnier de regrettables vœux,
Pourtant, à mes désirs, maîtres impétueux,
Tout doit céder, surseoir, ou fléchir à ma guise.
S'il survient un obstacle il faut que je le brise.
Je suis féroce, moi, lorsque ma volonté
Trouve sur son chemin quelque importunité.
Ne suis-je pas Bertulphe, un comte redoutable ?
Un seigneur tout-puissant à l'aspect formidable,

Neveu de ce Baudoin qui surpasse les rois,
Et je serais dupé par d'implacables lois ?
Mon orgueil, encensé depuis mon plus bas âge,
A dû, rongeant son frein, avaler cet outrage :
Implorer le pardon de Wifroy. Devant lui
Feindre le repentir. C'en est fait aujourd'hui.
Il est à Londefort et je lève le masque
Et donne libre cours à mon humeur fantasque.
Nul souci de lasser la faveur de Baudoin,
Car de mes trahisons, je n'ai plus de témoin.
Ce Wifroy avait bien combiné sa méthode :
Il avait mis Baudoin, il avait mis Ratbode [1]
Du côté de sa fille, et moi, le maître fier,
Fut de par ce prélat candidat de l'enfer !
Quand mes serfs ou valets auraient rempli l'église,
On m'eût vu, moi, leur chef, à la porte, en chemise ?
Pour fuir ces sanctions, Bertulphe s'est soumis.
Propos trompeurs ! — Qu'importe ce que j'ai promis !
Nul ne m'arrachera de l'âme la fièvre
Qui brûle tout mon sang et dessèche ma lèvre,
Ces transports excessifs !... Lutgarde, vos deux yeux
M'auront ensorcelé... Regards impérieux
Qui m'ont fait un esclave, où je tremble de lire
Un ironique blâme, un doute à mon délire,
Rien que pour voir briller une étincelle en vous
Je serais volontiers criminel, traître ou fou !

(Iselinde entre.)

ISELINDE, d'un air grondeur.

C'est donc ainsi, mon fils, que vous boudez ma porte.
J'ai su, par un valet traînard de votre escorte,

1. Ratbode II, évêque de Tournay et de Noyon, lança l'excommunication contre Bertulphe jusqu'à ce qu'il consentît à reprendre son épouse.

Que vous aviez deux jours côtoyé ma maison
Sans trouver le moment de me voir. La raison ?

BERTULPHE

Je devais me hâter pour rejoindre la chasse.

ISELINDE, ironique.

Au retour vous hâter pour prendre votre place
Aux pieds de votre femme ? Ah ! qu'elle s'y connaît
Pour jeter sortilège à son mari benêt,
Cette affreuse corneille ! Et vraiment, ma parole,
Vous avez au sérieux joué tout votre rôle,
Wifroy est reparti, cependant, et je suis
Tout aussi délaissée. Ici je m'introduis
Et vous trouve installé chez votre Godeleine
Aise et tranquille...

BERTULPHE

Assez ! Lorsque j'ai l'âme pleine
De haine et de remords venir me taquiner !
Aise, tranquille ? Ah ! oui. Pouvez-vous deviner
La tempête en mon cœur ? Tenez, c'est une fuite
Que depuis quelques jours, sans cesse, je médite
Être hors d'ici ce soir ; être libre à la fin...

(A part.)

Le serai-je jamais ?

ISELINDE

Vous libre ? Désir vain !
Vous êtes bien trop lâche, ami, pour être libre,

(Changeant de ton.)

Mais je puis vous aider, ramener l'équilibre
Dans votre vie en proie au destin singulier.
C'est bien la « Boulonnaise » introduite au foyer
Qui sens dessus, dessous, met votre âme en torture
Vous empêche d'aimer toute autre créature.

Elle s'était enfuie..., il fallut qu'elle vînt
Et qu'à tous vos projets, fatale, elle intervînt,
Sa mort abatterait l'obstacle qui se dresse
Toujours vivant, toujours contraire à la tendresse
Que vous cherchez... sa mort...

BERTULPHE, interrompant.

Si devant mon regard
Son spectre aussi se dresse, accablant et blafard ?

ISELINDE

Bertulphe ? En êtes-vous aux contes de nourrice ?
Votre dague autrefois fut-elle accusatrice
Quand vous en traversiez des barons encombrants ?
Venez donc me parler de vos regrets navrants
D'un autre amour en vous, homme peureux et lâche !

BERTULPHE

Non.

ISELINDE

Votre liberté ? J'en assume la tâche
Et j'aplanirai tout, devant votre chemin.

(Plus bas.)

Bertulphe, écoutez-moi. Ce n'est pas votre main
Que souillera du sang, mais des mains mercenaires.
J'ai combiné le coup et ses préliminaires,
Pour créer l'alibi, vous devez être absent.
Allez à Bruge avec quelque motif pressant,

(Sardonique.)

Et là, vous apprendrez « l'affolante nouvelle »
Du décès, survenu de « façon naturelle »,
De votre chère épouse. Il faudra la pleurer
Avant que de revoir qui vous idolâtrez.
Du moindre des soupçons dissipons l'apparence
Mais il faut se hâter, devant que recommence

Dans votre intérieur ce désaccord affreux
Tant que de Godeleine on vous croit amoureux
Nul ne s'avisera de vous charger d'un crime.

BERTULPHE

Agissez cette nuit. Mon prompt départ supprime
Toute complicité...

SCÈNE III

LES MÊMES; GODELEINE.

(Godeleine entre en saluant sa belle-mère.)

GODELEINE, saluant.

Ma mère...

ISELINDE, à Godeleine.

Assurément,
Il vous déplaît de voir qu'en votre appartement
Je me trouve. A ma bru, j'ai dû céder la place.
D'être loin de mon fils, à la fin, je me lasse
Et je viens...

GODELEINE

Soyez donc la bienvenue ici
Et de votre visite agréez mon merci.
Nous allons achever ensemble la journée.

BERTULPHE, vivement.

Sans moi, car je m'en vais, cavale éperonnée,
Au travers de la nuit, au travers des guérets.

GODELEINE, effrayée.

Qu'y a-t-il ?

BERTULPHE, se ressaisissant et s'embarrassant dans ses explications.

Écoutez... malgré tous mes regrets
De vous quitter, je crois qu'une métamorphose
Dans nos rapports futurs est possible, et s'impose.
Quelque noir maléfice a causé nos tourments.
Pour retrouver en moi de meilleurs sentiments
Je vais ce soir à Bruge implorer Notre Dame.

GODELEINE, suppliante.

A ce pèlerinage emmenez votre femme,
Nous prierons mieux à deux. J'ai bien mes torts aussi.

BERTULPHE, froid.

Je ne puis. Il est bon que vous restiez ici
Tandis que je serai plongé dans la prière.
Une femme viendra cette nuit...

GODELEINE, surprise.

Pourquoi faire ?

BERTULPHE

Vous donner des secrets qui rendent plus unis.

GODELEINE

J'aime mieux les secrets qu'on trouve au paradis.

BERTULPHE

Pourtant cette matrone à la ronde est connue,
Et dans plus d'un ménage elle est intervenue
Pour ramener la paix.

GODELEINE

Pas plus que la vertu,
On n'achète la paix sans avoir combattu.

ISELINDE, indignée.

Quand votre époux vous montre une âme repentante,
Qu'il cherche les moyens d'une nouvelle entente
En vos cœurs tiraillés, vous n'avez que mépris !

GODELEINE

De son amour pour moi j'estime tout le prix.

(A Bertulphe.)

Mon cher seigneur, comptez sur mon obéissance,
Si je puis sans pécher...

BERTULPHE

Ayez donc confiance,
Je ne voudrais jamais vous mettre en mauvais cas.
Je vous quitte. Au revoir.

(Il baise Godeleine au front.)

ISELINDE, à part.

Le baiser de Judas.

(Bertulphe s'éloigne vers la porte. Godeleine s'élance vers lui.)

GODELEINE

Tardez, tardez encor !

ISELINDE

Foin de toutes ces frimes !

GODELEINE, retenant son mari.

Restez !

BERTULPHE

Il faut demain que je sois là pour primes.

GODELEINE

Sans souper avec moi vous ne partirez pas !
Que je vous serve au moins.

(Elle entraîne Bertulphe.)

BERTULPHE

Soit !

(Il sort avec Godeleine.)

ISELINDE, à part.

Le dernier repas.

SCÈNE IV

ISELINDE, seule, puis LAMBERT et HACCA

ISELINDE

Ah ! cette cajoleuse !... Iselinde surveille.

(Elle appelle au dehors.)

Lambert ! Hacca ! venez. — C'est la suprême veille —

(Elle furette dans la chambre et aperçoit le livre sur le prie-Dieu.)

Quel est donc ce grimoire écrit tout en latin ?
C'est ici qu'elle apprend son savoir clandestin,
Ses incantations, manèges de Sibylle.

(Lisant dans le livre.)

« Aimez qui vous méprise. »

(Rejetant le livre.)

Ah ! c'est un évangile.

(Apercevant Lambert et Hacca qui viennent d'entrer.)

Vous étiez là tous deux ? Que ne le disiez-vous ?

(S'exaltant.)

Cette nuit bienfaisante où s'aiment les époux,
Où dans un vieux moutier la jeune vierge orante
Fait monter sa prière en volute odorante,
Où les petits enfants rêvent dans leurs berceaux,
Où rien ne fait trembler la feuille aux arbrisseaux,

Où la fleur du parterre incline sa corolle,
Où tout repose... hormis la chouette qui vole,
Sinistre, aux alentours de nos sombres donjons.
Cette nuit... l'on saura comment nous nous vengeons.
Étrange volupté s'offrant à qui se venge !
Dans ce calme apaisant comme est un sommeil d'ange
Moi je suis la chouette... et je pousse mon cri !
Et vous autres là-bas, m'avez-vous bien compris ?

LAMBERT

Nous sommes prêts, madame, à n'importe quel crime.

ISELINDE

Et vous savez très bien que superbe est la prime
Allouée à tous ceux qui savent me servir.

HACCA

Comptez sur nous s'il faut quelque haine assouvir.

ISELINDE, machiavélique.

Mon fils a fait accroire à son épouse indigne
Qu'une femme viendrait la nuit, pour quelque signe.
Arrivez l'avertir que la personne attend ;
Surprenant son sommeil, étranges charlatans,
Vous lui ferez goûter la minute dernière.
Sa mort ne devra point paraître singulière,
Qu'on la trouve glacée au matin sur son lit,
Nulle goutte de sang, ni trace de délit.
Chacun peut supposer qu'un noir chagrin de l'âme
Est cause de sa fin.

LAMBERT

Haute et puissante dame,
Je puis, selon votre ordre, accomplir ce forfait.

(On entend le pont-levis qui s'abaisse et le galop des chevaux qui s'éloignent.)

ISELINDE, regardant à la fenêtre.

C'est Bertulphe qui part.

(Satisfaite).

Tout marche à mon souhait.

(Aux serviteurs.)

Mais ma bru va venir. Sortez en diligence.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

ISELINDE, puis GODELEINE.

ISELINDE, seule.

J'aurai repris, demain, toute ma préséance,
Je ne sentirai plus cet amer aiguillon
Excitant ma fureur contre une... cendrillon !
Elle avait cru, la pauvre, être rentrée en grâce !
Sait-elle qu'Iselinde hait quand on la surpasse ?
Naïve, elle imagine un époux amoureux.
Que ses derniers quarts d'heure, aussi, soient douloureux,
Je vais la détromper par luxe de malice.
Puisqu'elle doit mourir et boire le calice
J'aurai soin que la lie en remonte au-dessus.

(Godeleine entre.
A Godeleine d'un ton doucereux.)

Des baisers du départ que vous avez reçus,
Vous semblez tout émue.

(Elle rit.)

Ah ! cette comédie !
Comme il sait la jouer, mon fils. Quoi qu'on en die
Une femme — et surtout de ce pays français
Dont l'esprit est subtil et féru de succès —
A trouvé son émule en nos marais de Flandre.

GODELEINE

Ma mère, expliquez-vous... Je ne puis rien comprendre.

ISELINDE

Les transports de Bertulphe accueillant le retour,
Ses mille petits soins contrefaçons d'amour,
Ses présents à Wifroy, cet exil de sa mère,
Vous avez cru, sans doute, ô femme téméraire,
Que vos charmes pressants les avaient provoqués ?
Allons, répondez-moi. Quels airs interloqués !...
C'est vrai, vous ignorez l'extrême prévoyance
De votre père. Avant que de quitter la France
Il avertit Baudoin qui manda son neveu.
Baudoin, tout irrité, marquant son désaveu,
Dit à Bertulphe : « Aimez, ou je vous déshérite. »
A l'évêque Ratbode il écrivit ensuite.
Celui-ci sur mon fils lança son interdit...
Et voilà le secret de cet amour subit.

(S'éloignant.)

Je vous laisse à présent méditer mes paroles,

(Montrant le livre d'évangile.)

Plus poignantes, je crois, que maintes paraboles.

(Elle sort.
Godeleine sanglote.)

SCÈNE VI

GODELEINE, puis LAMBERT et HACCA.

GODELEINE, seule.

Poignantes ! Oh ! combien ! Tristes réalités !
Quelle méchante femme avec ses vérités

Brutales. Quel afflux de dures invectives!
Jésus, quand vous étiez au jardin des Olives
Vous avez chancelé sous le faix des douleurs,
Moi je m'écroule toute et verse tous mes pleurs.
Pauvres illusions que malgré tant d'outrages
Je conservais encor, comme on me les saccage!
Minces fétus tenant soulevé mon espoir,
Vous voilà balayés. Je n'ai plus rien ce soir.
Mon Père, assistez-moi.

(Elle entend du bruit à la porte.)

Mais on vient. C'est sans doute
Thécla pour son service.

(Elle ouvre la porte et voit Lambert et Hacca qui entrent.)

HACCA

Ah! cela vous déroute
De nous trouver ici.

GODELEINE

J'ai besoin de Thécla.

HACCA

Et vous n'aurez ce soir que Lambert et Hacca.

LAMBERT

Monseigneur a chassé Thécla de son domaine,
C'est nous qui servirons la jeune châtelaine.

HACCA

Une servante en moins, deux écuyers en plus.

GODELEINE, à part.

Oui, deux geôliers.

(Haut.)

Thécla!

LAMBERT

Vos cris sont superflus.
Des manants, cette nuit, doivent lui faire escorte
Tant qu'elle aura touché de Bruges la grand'porte.
Plus d'espoir de retour.

GODELEINE, digne.

C'est bien. Retirez-vous.

LAMBERT

Nous conformant à l'ordre exprès de votre époux,
Nous veillerons tandis que vous dormez, madame.
Ici, dans votre chambre, attendant cette femme,
Car vous aurez besoin de nous deux cette nuit.

GODELEINE, résignée.

J'obéis à mon maître.

(Elle sort. Elle disparaît derrière le rideau du fond.)

LAMBERT, à mi-voix, s'asseyant.

Installons-nous sans bruit,
Et lorsque le sommeil fermera sa paupière
Nous agirons. Le comte aura, dans sa prière,
Pour son crime imploré quelques pardons gratis,
Disant pour sa victime un long *De profundis*.

(Ils rient.)

Qu'il s'entend à merveille à tromper, notre maître,
Secoué de sanglots il va nous apparaître
Demain quand des exprès l'auront été quérir.
Cependant, en lui-même, il rit à l'avenir,
Songe au jour tout prochain où sa seconde épouse
Sera reine au château.

HACCA

C'est la vieille jalouse
Qui touche à sa revanche en cet instant fatal.

En nous parlant tantôt des reflets de metal
Se croisaient flamboyants en sa fauve prunelle.

LAMBERT

Elle haïra de même, Hacca, la bru nouvelle.
Qui sait si, dans deux ans, on ne nous fera point
Revivre cette nuit, pour l'autre, point par point.

HACCA

Tant mieux si nous avons semblable récompense.

LAMBERT, s'approchant des rideaux.

Elle a trop de chagrins pour s'endormir, je pense.

HACCA

Quand on est jeune et pure et sans remords au cœur,
Sans complots à tramer, le sommeil est vainqueur.

LAMBERT, il ouvre un coffre et en retire une nappe pliée.

Viens, prenons cette nappe, étroite et douce et blanche
Pour cravater son col. C'est ainsi qu'on retranche
La vie aux malheureux sans indice accablant.

(Près du rideau.)

Madame, éveillez-vous. Venez.

HACCA, à part.

Réveil troublant !

LAMBERT, à Godeleine qui est dans l'alcôve.

La sorcière est céans qui pour vous s'évertue [1],
Hâtez-vous de venir simple et demi-vêtue,
Que vos cheveux épars vous flottent sur le dos.

1. « Surge occicus ne desis utilitanti tuæ. Pædibus aiunt nudis passis capillis in sola interula venies. Ita enim certum est eam rem tibi pro futuram » (Drogon.)

GODELEINE, entr'ouvre ses rideaux, ses cheveux noirs couvrent ses épaules.

Me voici.

HACCA

Qu'elle est belle entr'ouvrant ses rideaux.

LAMBERT

Tu recules ?

HACCA

Mais non.

GODELEINE

Je comprends, je suis prête.

(Lambert et Hacca passent la nappe au cou de Godeleine ; ils tirent, Godeleine tombe à genoux.)

LAMBERT, à Hacca.

Prends ce bout et le passe au-dessus de la tête.

GODELEINE, à genoux, suffoquée.

Pardon pour mes bourreaux, mon Jésus ! Mon mari !

HACCA

Ne tirons pas trop fort, le col serait meurtri !

RIDEAU

Quoniam iniquitatem meam annuntiabit et cogitabo pro peccato meo.

Je déclarerai mon iniquité et serai sans cesse occupé de la pensée de mon péché.

(Ps. XXXVII, v. 19.)

ACTE V

La scène se passe au monastère bénédictin de Bergues Saint-Winoc. Le réfectoire des moines. Une table à part pour le Père abbé et les hôtes. Une chaire pour le lecteur. Un grand crucifix face à la table du Père abbé.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PÈRE HOTELIER, BERTULPHE, UN OBLAT

(Ils entrent au réfectoire où un oblat achève de dresser le couvert des moines. Bertulphe est vêtu en pèlerin.)

LE PÈRE HOTELIER

Soyez le bienvenu dans notre solitude !

BERTULPHE

De Bergues à Saint-Winoc la montée est bien rude.

LE PÈRE HOTELIER

Les hôtes les plus las sont ceux que, volontiers,
Nous accueillons le mieux au seuil de nos moutiers.
Prenez place à ce banc. Notre repas s'apprête,
Vous le partagerez.

BERTULPHE, sombre.

Je suis un trouble-fête.

LE PÈRE HOTELIER

N'ayez crainte. En nos murs tout respire la paix,
Des tristesses d'autrui nous allégeons le faix,
Car tout est en commun dans notre monastère,
Chacun souffre et gémit des tourments de son frère
Et s'il se réjouit tous en prennent leur part.
Dès l'heure d'arrivée à celle du départ
Vous devenez aussi notre frère, ô cher hôte.
Restez sous notre toit, ne vous faites pas faute
De reposer ici votre être endolori.

BERTULPHE

Mais vous ne savez pas qui je suis.

LE PÈRE HOTELIER

Cet abri
Héberge le passant et nos soins anonymes
Vont au Christ souffrant dont il est synonyme.
Nous n'avons pas besoin d'un autre état civil.

BERTULPHE

Que de compatissance envers un homme vil !

SCÈNE II

LES MÊMES ; LE PÈRE ABBÉ, LES MOINES, DES OBLATS

LE PÈRE HOTELIER, à Bertulphe.

Baisez l'anneau du père.

(Bertulphe baise l'anneau. Les moines se placent à table. Le Père hôtelier place Bertulphe à la table du Père abbé.)

LE PÈRE ABBÉ

Bénédicité...

LES MOINES, psalmodiant.

La terre tout entière en son immensité
Tourne les yeux vers vous, Seigneur.

D'AUTRES MOINES, continuant la psalmodie.

Aux créatures
Dans le temps opportun, donnez leur nourriture.

LES MOINES, de même.

Daignez ouvrir les mains sur tous êtres vivants.

D'AUTRES MOINES, de même.

Bénissez tout ce qui respire.

LE LECTEUR, présentant le livre saint au Père abbé en s'agenouillant.

O Père, avant
D'ouvrir le livre saint, le lecteur vous demande
La bénédiction.

LE PÈRE ABBÉ, bénissant.

Que le Seigneur m'entende.

LE LECTEUR, monte dans la chaire et fait la lecture.

Suite des saints versets : saint Luc : « Quel est celui
Possédant cent brebis dont l'une d'elle a fui,
Qui ne laisse au désert les autres, ne s'en aille
Chercher tant qu'il la trouve une si chère ouaille ?
Et quand il l'a trouvée il la met tout joyeux
Sur son épaule et rentre appelant en ces lieux
Ses amis, ses voisins, pour qu'ils se réjouissent.
Je vous le dis : au ciel seront mêmes délices
Pour un pécheur qui fait pénitence que pour
Les quatre-vingt-dix-neuf justes. Quand, à son tour,

Une femme a perdu quelque drachme, elle allume
Sa lampe et, balayant sa maison, se consume
A chercher cette drachme avec le plus grand soin,
Et lorsqu'elle l'a trouvée enfin dans un recoin,
Elle appelle aussitôt et dit à ses voisines :
« Que l'on se réjouisse. » Aux demeures divines
Les anges se réjouiront, je vous le dis,
Pour un pauvre pécheur entrant au Paradis. »

(Le Père abbé fait signe de cesser la lecture. Le lecteur descend de la chaire.)

LE PÈRE ABBÉ

La satisfaction : que le fautif s'accuse
Avec humilité sans rechercher l'excuse.

(Deux moines et un oblat s'agenouillent devant le crucifix.)

UN MOINE

J'ai renversé par terre un gobelet d'étain.

UN AUTRE MOINE

J'ai fait trop de déchets en coupant notre pain.

UN OBLAT

Et moi, de ce couteau j'ai dépointé la lame.

LE PÈRE ABBÉ

Vous êtes pardonnés.

(Les deux moines et l'oblat retournent à leur place, tandis que Bertulphe vient se jeter à genoux au milieu de la salle.)

BERTULPHE

Moi, j'ai tué ma femme !

(Mouvement de stupéfaction parmi les moines.)

LE PÈRE ABBÉ

Quel est cet homme étrange ? Allons, relevez-vous.

BERTULPHE

Laissez-moi, désormais, me traîner à genoux,
Lorsque j'ai vu ces fronts où tant de vertus brillent
S'incliner humblement pour telles peccadilles,
La honte me saisit, il m'a fallu crier
Mon opprobre et mon crime, infâme meurtrier.

LE PÈRE ABBÉ

Mon fils, relevez-vous.

BERTULPHE, se relevant.

Puisque j'eus cette audace
D'asseoir mon corps souillé sur l'une de vos places,
De rompre votre pain comme fait l'invité,
A tous ici présents je dois la vérité.
Apprenez donc avec quel monstre épouvantable
Demain vous auriez dû partager cette table,
Qu'on sache mon péché pour décider mon sort.
Or, j'épousais Godeleine de Londefort.

LE PÈRE ABBÉ, surpris.

La sainte que Ratbode a dû lever de terre !
Dont le tombeau devient un endroit de prière,
De miracles nombreux !

LE PÈRE HOTELIER

Pèlerinage saint !

BERTULPHE, se frappant la poitrine.

Vous avez devant vous, moines, son assassin.
Avant d'armer contre elle une main mercenaire
(Car j'ai payé quelqu'un, lâche, pour m'en défaire)
Je l'ai martyrisée et tuée en détail.
Tous moyens m'étaient bons. Les excès de travail,
Des coups, la faim, la soif, des douleurs innommées,
Toutes les cruautés je les ai consommées,

Toujours avec mensonge. J'eus cette atrocité
D'être un mari pervers encor plus qu'emporté ;
Au rang des moindres serfs ma haine la ravale,
Je l'abreuve d'affronts devant une rivale,
Je cherche jour et nuit quel supplice nouveau,
Barbare, étancherait ma soif d'être bourreau.
Et lorsqu'elle eut goûté de toutes les détresses,
Subi la trahison pour prix de ses tendresses,
Une dernière fois cru mes propos menteurs,
Je la fis étrangler par mes deux serviteurs.

(Il s'écroule en sanglotant sur un banc.)

LE PÈRE ABBÉ

Les larmes de cet homme ont lavé son offense,
Deux routes mènent au ciel : celle de l'innocence
Et l'autre qu'il prendra : celle du repentir.

(Faisant signe aux moines de se retirer.)

Pour un autre exercice, il est temps de partir.

LES MOINES, chantant les grâces en s'en allant.

Louez le Seigneur, vous ses anges,
Louez-le des hauteurs des cieux,
Chantez ensemble ses louanges,
Louez le Seigneur, cieux des cieux.

D'AUTRES MOINES

Louez le Seigneur, ô lumière,
Exaltez-le, lune et soleil,
Princes et juges de la terre
Sa gloire éclate dans le ciel.

LES MOINES

Louez le seigneur feux et glaces,
Souffles des vents, grêle et frimas,
Abîmes des eaux, neige, espaces,
Bénissez sa droite et son bras.

(Les moines sortent.)

SCÈNE III

LE PÈRE ABBÉ, BERTULPHE.

BERTULPHE, continuant son récit.

Les scélérats, afin d'achever leur victime,
Dans l'étang l'ont plongée. En remords de ce crime
L'eau devint bienfaisante et soulagea les maux.

LE PÈRE ABBÉ

Un Dieu juste a permis que le frisson des eaux,
L'arome des forêts ou l'essence des plantes
Plus que l'âme de l'homme eût des vertus clémentes.
Voyez comme cette eau s'efforce à remplacer
Celle dont les bontés ne pouvaient se lasser.

BERTULPHE, continuant.

Sans souffrir de délai, j'épousais l'autre femme,
Ce lien fut un joug qui pesa sur mon âme,
De mille adversités ma détresse s'accrut :
L'enfant naquit aveugle et sa mère mourut.
Mon cœur demeurait dur. L'âme de Godeleine
Ne cessait de planer, pourtant, sur mon domaine.
Un jour que j'envoyais de la toile au dehors
Pour que l'on fabriquât chemises à mon corps,
Le porteur rencontra dans le bois une dame
Qui lui prit le tissu, disant: « Je le réclame,
Tu viendras rechercher les chemises demain. »
On me les apporta... Je reconnus la main,
Comme par le passé, très habile et si douce
Dans les moindres détails de l'attentive épouse.
Père, pardonnez-moi cet incident naïf,
Il vous peint cet amour qui m'entoure, furtif,
Plein de délicatesse ainsi que ceux des anges.

LE PÈRE ABBÉ

C'est en priant pour nous que les élus se vengent.
Continuez mon fils.

BERTULPHE

Mon âme de granit
Ne s'émut pas encor. Mon enfant, mon Édith,
Avec ses yeux éteints désespérait son père
Et je demeurais sombre, irrité, solitaire,
Hanté de souvenirs, labouré de remords.
Ma fille avait dix ans. S'appuyant sur les bords [1]
De l'étang meurtrier se baigna les paupières.
Ses yeux purent soudain s'ouvrir à la lumière ;
Elle vint se jeter éblouie en mes bras :
« Ne me regarde pas, lui dis-je, tu verras
Que ton père est maudit, et que sur son visage
Les traits en sont marqués. » — Elle me dévisage
Et m'embrasse à nouveau. « Non, non, père, je vois
Que vous serez très bon... que vous l'êtes, je crois. »
Lorsque je me suis vu par mon enfant absoudre,
J'ai senti quelque chose en mon moi se dissoudre,
J'ai sangloté jusqu'au matin... Se repentir,
Mon père, c'est poignant.

LE PÈRE ABBÉ

Mon fils, c'est se grandir.

BERTULPHE, très ému.

O ma sainte ! ô ma femme ! Innocente colombe,
Martyre que ma haine enfouit dans la tombe,
Esclave d'un tyran, cœur tendre et sans détour,
Joyau dont je brisais les gemmes tour à tour,
Rose que j'effeuillais pétale après pétale
Pour les broyer entre mes doigts, sourire pâle,

1. Trait de la vie de sainte Godeleine (Bollandistes).

Front pur, regards soumis, mains jointes pour prier,
Je vous pleure et ne puis jamais vous oublier.
Je pleure ma démence, ô chère méconnue,
Je vous pleure, et pourtant vous êtes revenue,
Et sans vous rebuter d'un cœur tel que le mien
Vous l'avez amolli pour être son soutien.

LE PÈRE ABBÉ

Qu'avez-vous fait de votre enfant ?

BERTULPHE

Je l'ai menée
Dans un couvent, et ma fortune est destinée
A quelques legs pieux, quelque fondation.
Je ne garderai rien, sauf la contrition.
Pouvez-vous m'accepter dans votre monastère
Pour y prier... pour y pâtir... et pour me taire ?...

LE PÈRE ABBÉ

Le sentiment est beau qui vous amène ici :
Demeurez donc, mon fils. Pour obtenir merci
De vos iniquités la tâche sera rude,
Car la loi du travail, selon chaque aptitude,
Est formelle chez nous. N'en serez-vous point las ?
Tout moine a son labeur.

BERTULPHE, humblement.

Oh ! je ne puis, hélas !
Noter les hymnes saints comme le font ces hommes,
Copier un manuscrit ou traduire les psaumes,
Venir chanter l'épître au sommet des ambons,
Enseigner aux oblats le neume et les répons,

Chamarrer le vélin, lire en langue hébraïque,
Ciseler dans l'argent un coffret aux reliques...
Mais si trop de corbeaux ravagent votre grain,
Je pourrai les chasser une gaule à la main !...

RIDEAU

Imp. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris — 2249-13

PQ
2607
U738S3

Du Mesnil, Lorgnier
Sainte Godeleine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 15 02 12 010 3